

SOMMAIRE

L'Eglise chrétienne et la réédification du monde

Un Occidental en U. R. S. S.

En quelques lignes...

Septembre

Coup d'œil sur les problèmes théoriques de la science contemporaine

La tension hollando-belge de 1866

S. E. Mgr STÉPHAN
Henri MEMBRÉ

* * *

Fernand DESONAY
Edgard HEUCHAMPS
Jules GARSOU

La Semaine

« De quoi souffrons-nous en Belgique? » Après avoir posé la question, M. Tschoffen a répondu, au Cercle Africain, ce que nous disons ici depuis longtemps : « Nous vivons en insérant du travail intellectuel et manuel dans les matières premières que nous importons brutes et que nous revendons manufacturées. Or, l'étranger ne veut plus nous acheter notre travail... »

Et M. le ministre des Colonies d'affirmer « qu'il faudra que nous arrivions à la conclusion d'une union douanière avec un ou plusieurs de nos grands voisins... C'est l'évidence même et il faudrait y arriver par le chemin le plus court sans perdre trop de temps.

En se réjouissant des paroles de M. Tschoffen, un ami banquier nous disait : c'est le moment de faire comprendre à la France que si elle ne nous aide pas à vivre de notre travail, il nous faudra envisager la suppression de notre budget de la défense nationale...

Le problème scolaire se pose, en ce moment, à de nombreux parents. A qui confier l'instruction et l'éducation des enfants? Pour un catholique la réponse ne saurait faire de doute : aux écoles catholiques, depuis l'école primaire jusqu'à l'Université de Louvain. Il faut, pour que des parents soient dispensés de cette obligation, des raisons fort graves. Non pas que les écoles acatholiques soient toutes mauvaises, loin de là, mais parce que la foi des enfants baptisés ne se développe et ne s'épanouit pleinement que dans une atmosphère catholique au contact d'un enseignement pénétré de vérité catholique. Nul ne souhaite autant que nous que les écoles dites neutres soient aussi bonnes que possible, animées du meilleur esprit, formant des hommes honnêtes et tolérants, armés pour la vie et bons citoyens. Mais jamais ces écoles ne satisferont les catholiques! Leur climat est débilitant pour nos convictions religieuses. Si on professe la vérité du catholicisme, impossible de se contenter d'un enseignement qui blesse cette vérité-là, qui, dans l'hypothèse la plus favorable, l'ignore. Imaginez les maîtres de cet enseignement aussi impartiaux que possible, voire catholiques convaincus, leur enseignement « neutre » doit négliger le facteur primordial de toute instruction et de toute éducation catholiques : la conception chrétienne de la vie, l'explication chrétienne du monde et de l'histoire. Que notre enseignement acatholique soit le plus modéré qu'il se peut, que le plus de catholiques possible y fassent carrière, rien de mieux, mais qu'aussi peu d'enfants catholiques que possible aillent s'asseoir dans ces classes où on prétend les former sans s'occuper de l'essentiel.

* * *

Dans *Sept*, l'hebdomadaire des Pères Dominicains français, M. Etienne Gilson, professeur au Collège de France, mène une brillante campagne en faveur de l'enseignement catholique. Son dernier article : *Pour l'éducation catholique*, contient de bien utiles réflexions. Citons :

Mille catholiques instituteurs, dont pas un n'enseignera l'erreur, différeront toujours en espèce d'un seul instituteur catholique, dont la classe commencera par un Notre Père, et qui, avec la vérité, enseignera librement à ses élèves quelle est la Source de la vérité.

Reste donc seulement à savoir s'il est nécessaire de l'enseigner? A quoi je réponds sans hésiter : oui, parce qu'au moment même où j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux la preuve que cela est nécessaire. A 180 kilomètres de Paris, un village sans école chrétienne, où trois instituteurs successifs, dont chacun était d'ailleurs parfaitement respectable, ont réussi, en une quarantaine d'années, à vider complètement l'église de tous ceux qui la fréquentaient. Sur environ 600 habitants, il n'y a pas un seul paysan qui mette jamais les pieds dans ce magnifique édifice, que l'on croirait construit pour une race aujourd'hui disparue. Quelques enfants vont encore au catéchisme, mais l'admirable prêtre de Paris, qui s'est volontairement dévoué, corps et âme, depuis sept ans, au relèvement de cette paroisse, n'a pas encore réussi à obtenir d'un seul garçon ou d'une seule fille,

qu'ils persévèrent après l'année de leur première communion. Pas une âme de paysan français touchée en sept ans; pas une première communion d'enfant français qui ne soit la dernière, voilà le bilan de cet effort héroïque. Le travail de ces instituteurs est vraiment du travail bien fait.

Car ce sont eux qui l'ont fait. Il suffit de le leur demander pour qu'ils le disent; et ils le disent, comme ils l'ont fait, sans méchanceté, avec la conscience de qui remplit un devoir. La religion est fausse, pourquoi n'en détourneraient-ils pas les enfants? L'Eglise a joué et joue encore un rôle néfaste dans le monde, n'est-ce pas l'objet même de l'histoire que de dégager de telles leçons et d'en tirer les conséquences qu'elles comportent? Ces maîtres ont entre les mains des enfants qui ne recevront jamais d'autre enseignement que le leur, comment ces enfants mettraient-ils en doute la parole de leurs maîtres; et comment ces maîtres hésiteraient-ils à les « libérer », une fois pour toutes, des vieilles erreurs cléricales qui traînent encore autour d'eux?

Sir Austen Chamberlain a écrit pour un journal français, un important article sur *France et Angleterre*. Il y expose que si l'Anglais et le Français s'accrochent difficilement, leurs relations s'améliorent à l'usage, si on peut dire, tandis que l'Anglais et l'Allemand qui sympathisent dès la première rencontre, s'aperçoivent rapidement qu'ils sont fort différents. La remarque nous paraît fondée à la condition de remplacer le terme équivoque : *Allemand*, par les termes : *Prussien* et *Allemand prussifié*. Le protestantisme crée une présomption de sympathie entre un Anglais et un Prussien. Bien vite la réalité se révèle. Au fond, malgré la Réforme, Londres est plus près de Paris et de Rome que de Berlin, parce que l'Angleterre — qui fut l'Ile des Saints — est d'ancienne civilisation catholique, alors que la Prusse était encore plongée dans la barbarie...

Prions Dieu, s'écrie Sir Austen, que l'Angleterre et la France demeurent unies ou notre civilisation commune périra!

Les paroles de M. Baldwin — ajoute-t-il — ont une application plus large et un sens plus profond que ceux qu'il leur a donnés : « Notre frontière est sur le Rhin ».

Je suis Anglais. Si jamais, à Dieu ne plaise! la lutte éclatait de nouveau entre la France et l'Angleterre, je serais avec mon pays, qu'il ait tort ou qu'il ait raison, à tout jamais. Mais j'ai la conviction profonde qu'une telle lutte entre les deux grandes démocraties de l'Europe occidentale serait non seulement fatale à toutes deux, mais constituerait une calamité pour le monde entier.

Paroles courageuses car, trop longtemps la politique anglaise, craignant sans doute une hégémonie française sur le Continent, et persistant à se tromper sur l'Allemagne prussifiée, a soutenu Berlin contre Paris. Puissent les idées de l'ancien chef du *Foreign Office* inspirer la conduite de son pays...

* * *

Le « qu'il ait tort ou qu'il ait raison... » fera sans doute sursauter l'un ou l'autre idéaliste en chambre ou casuiste de cabinet. Il nous paraît, pourtant, très justifiable. La Patrie est de droit naturel comme la famille. Soutenir sa Patrie, même quand elle a tort, est un mal moindre que de nuire à cette Patrie en lui refusant son concours parce qu'on lui donne tort... Il faut être avec sa Patrie, toujours, quitte à minimiser son tort, si elle en a un, ou à s'employer à le réparer dans la mesure du possible. Certes, jamais la fin ne justifie les moyens et il est défendu de promouvoir le bien de la Patrie par des actes condamnables, mais ces actes, une fois posés, ou l'erreur une fois commise, ceux qui les réprouvent ne se trouvent pas dispensés de servir de leur mieux une Patrie coupable d'erreurs ou de fautes et, par des moyens honnêtes, de tirer le meilleur parti d'une situation dont ils ne sont pas responsables.

L'Eglise chrétienne et la réédification du monde

Un Congrès de l'Alliance mondiale pour l'Amitié internationale par les Eglises vient de se tenir à Copenhague. Si l'Eglise catholique n'y participa pas officiellement, le Saint-Père y avait des « observateurs ». On ne pourrait, en effet, témoigner assez de sympathie aux frères séparés qui cherchent à créer, entre les Eglises chrétiennes, plus de compréhension et plus de charité. Que des chrétiens qui, de bonne foi, ignorent que seule l'Eglise romaine est la véritable Epouse de Notre-Seigneur, se rencontrent et unissent leurs efforts pour que Jésus soit mieux connu et mieux aimé, mérite les encouragements et les vœux de tout catholique digne de ce nom. Rome est évidemment seule juge de la manière dont ces aspirations vers l'union sont à soutenir et à seconder. Mais comme l'a dit N. S. Père le Pape, les catholiques ont beaucoup à gagner à mieux connaître la mentalité de leurs frères séparés et ils faciliteront l'œuvre nécessaire entre toutes de la réunion de tous les disciples du Sauveur du monde dans un seul troupeau, sous un seul pasteur, en témoignant à leurs frères non-catholiques cette charité active, signe distinctif des fils adoptifs du Père, frères du Rédempteur.

Au Congrès de Copenhague, S. E. Mgr Stéphane, métropolitain de Sophia et primat de l'Eglise orthodoxe bulgare, a prononcé le beau discours dont un de ses amis nous a communiqué le texte. Nous le publions très volontiers en souhaitant ardemment que son éloquent appel trouve un écho chez tous ceux qui pensent que les ténèbres qui couvrent le monde ne seront dissipées que par la lumière de l'Évangile.

Mgr Stéphane, né en 1877, était archimandrite en 1915, à l'époque où le roi Ferdinand décida de se joindre aux Empires centraux. Il protesta énergiquement et s'expatria. Métropolitain depuis une douzaine d'années, Mgr Stéphane est un prélat à vues larges et éclairées. Il professe une profonde vénération pour le cardinal Mercier avec qui il fut en correspondance. Véritable « soldat de la paix » dans les Balkans, c'est à lui que l'Europe doit, pour une bonne part, l'heureuse détente qui s'opère entre la Bulgarie et la Yougoslavie, et que le voyage du roi Alexandre à Sophia consacrera prochainement.

« Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Cette année-ci la Russie fête la mémoire d'un de ses grands hommes — l'écrivain mystique Gogol. Son œuvre est le phare éclairant non seulement le peuple russe, mais le monde tout entier. Elle est un avoir précieux pour la civilisation des temps nouveaux. La parole de Gogol, imprégnée d'une sagesse éternelle, est accessible à tous ceux qui aspirent à la compréhension de la vie, qui cherchent à établir l'ordre parfait, exempt des crises sanglantes de démence dans lesquelles le monde se débat depuis des siècles.

Voilà pourquoi, à l'occasion de l'année jubilaire de Gogol, je prends la liberté de commencer mon discours sur l'Eglise chré-

tienne et la réédification du monde en me reportant à Gogol et à son œuvre.

Il y a plus d'un siècle déjà que cet écrivain admirable alerta la Russie avec son avertissement qui, tel un cri né de la peur, résonne aujourd'hui encore :

« Frères, quelque chose de terrible vient ! »

D'où vient cette peur affreuse chez Gogol ? Que virent ses yeux perspicaces pour qu'il donnât l'alarme, pour que tel un météorologue expérimenté il prédise par une journée superbe l'orage lointain mais terrible ?

Ce génie russe qui, sans le savoir, porta toute sa vie en lui les éléments spirituels de Bethléem, de Gethsémani et de Golgotha et qui vers la fin inclina publiquement son front devant l'Église, — ce port longtemps cherché, — dans son œuvre classique : *Ames mortes*, s'écria, exalté par la peur, tourné vers la troïka russe en furie :

« Où vas-tu, Russie ? »

Sans aucun doute, l'âme du Gogol eut l'intuition de la route ensanglantée que devait parcourir son pays et c'est pour cette raison que sa voix ressemble au cri de la mère voyant son enfant courir vers l'abîme.

Nous devrions nous demander : « Sont-ils aujourd'hui nombreux ceux qui, traversant une époque plus terrible encore que la sienne, éprouvent comme lui l'angoisse de l'avenir ? »

Gogol a dit : « Mon être tout entier souffre atrocement quand je vois la mauvaise graine que l'on sème dans l'âme et le cœur du peuple pour lui enlever sa foi et son idéal, pour l'éloigner de Dieu et de la moralité, — graine qui n'engendrera que des catastrophes. » Nous-mêmes, que pouvons-nous dire aujourd'hui quand nous constatons que les mauvais pressentiments de Gogol sont des faits et qu'ils continuent à se réaliser chaque jour davantage, sans que nous sachions où ils s'arrêteront ?

En son temps on n'écoula pas la voix de Gogol, on ne comprit pas sa parole. Il ne fut pas admis dans la société intellectuelle bernée par des mirages et des conceptions étrangères à l'esprit élevé du christianisme. Le peuple, absorbé par son travail pour le pain quotidien, ne s'alerta pas et le cri d'alarme de Gogol retentit dans le désert. Son désir de barrer la route à l'orgie de Satan par l'image de Jésus-Christ fut accueilli par l'ironie. L'Eglise seule ne désavoua pas son fils fidèle, mais, hélas ! sans le soutenir ni en profiter. Et la troïka russe roula dans l'abîme.

Quelles souffrances a dû éprouver cet esprit génial, isolé au milieu des flots de haine, mal jugé par ses contemporains pour avoir de toute sa force défendu sa pensée intime, à savoir que par le Christ seul la Russie trouverait le salut, que sans Lui elle périrait.

Cette même pensée, appliquée aujourd'hui au monde entier,

ne rencontre-t-elle pas la même indifférence chez les uns, le même mécontentement agressif chez les autres? Celui qui de nos jours élèverait la voix pour prononcer les mêmes paroles devant le monde chrétien serait-il accueilli plus cordialement que ne le fut Gogol?

L'âme en souffrance, Gogol écrit : « On m'accuse d'avoir parlé de Dieu. Que faire, pourtant, quand le moment vient où on commence à penser à Lui? Comment peut-on se taire quand les pierres elles-mêmes réclament Dieu? »

Examinons le sens de ces paroles. Gogol nous montre le côté difformé de l'Histoire qui a admis le christianisme « comme une idée, mais pas comme un fait, comme quelque chose de promis, mais non accompli (1) ». Les pages sanglantes de l'Histoire du monde sont écrites dans des moments d'entraînement où disparaît l'idéal du christianisme. Dans la marche de l'Histoire, Gogol constate que, chaque jour qui vient, la vie du peuple s'éloigne des idées chrétiennes et entre même en conflit aigu avec elles. Avait-il raison? Que chacun trouve la réponse lui-même!

Que Gogol ait vu de si loin la tristesse de nos jours, les paroles suivantes en témoignent encore, dites il y a plus d'un siècle et vibrantes pourtant d'actualité : « Je vois comment la terre s'envenime, comme la vie devient plus matérialiste, plus brutale. Tout s'avilit, tout devient plus plat, plus superficiel. Il n'y a plus ni réflexion, ni élévation spirituelle. Devant mes yeux grandit l'ombre géante de l'ennui et de la déraison. » Cette pensée de Gogol se rapporte aussi bien à la Russie qu'à l'Europe et au monde tout entier. Et nous entendons en même temps que son cri : « Où vas-tu, Russie? » l'avertissement lointain : « Le monde se meurt car il s'éloigne de plus en plus de Celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie. »

Voyant venir de loin la grave maladie de notre époque, Gogol nous donne le remède. Il nous le crie avec son âme déchirée par la douleur : « Le Christianisme est le chemin unique par lequel l'humanité retrouvera la concorde. L'Eglise seule pourrait défaire les nœuds de la perplexité et des contradictions. »

En parlant de l'Eglise orthodoxe, Gogol avait pressenti, avec la prescience dont il était doué, le grand mouvement de tout le monde chrétien, quand toutes les diverses armées du royaume terrestre de Dieu actuellement séparées se réuniront en un seul corps dans la lutte commune contre les forces néfastes de l'univers.

De cette chaire où je parle, j'aime à souligner avec enthousiasme, pour l'Alliance universelle pour l'Amitié internationale par les Eglises, les paroles du grand Gogol. Par l'intermédiaire de l'auditoire estimé qui m'écoute avec une si religieuse attention, je voudrais leur donner des ailes, afin que la vérité cristalline du poète et penseur se répande dans le monde. Il faut qu'elle atteigne les esprits élevés parmi les clercs aussi bien que parmi les laïques, qu'elle descende dans les profondeurs du flot humain, il faut qu'elle y apporte la raison et la sagesse, il faut qu'elle y laisse la foi dans toutes les institutions, organes ou personnes dirigeantes. Cette vérité cristalline, c'est que dans le christianisme seul et ce, comme un fait de la vie, se trouve la possibilité de réconciliation des États et des peuples et que c'est uniquement par l'Eglise que l'on arrivera à surmonter la perplexité et les contradictions.

* * *

Notre époque malade entendra-t-elle cette vérité ou attendra-t-elle d'être épuisée de douleurs et de souffrances, d'être étouffée par le sang pour périr dans des luttes inutiles? Reviendra-t-elle à soi pendant qu'il est temps encore? Élèvera-t-elle son regard attristé et désolé vers Celui qui défait tous les nœuds, qui calme les flots, qui avec quelques pains rassasie des milliers de personnes?

Oui, il est temps que le monde cherche l'aide de Celui dont le chemin passe loin des crises, des orages et de la mer déchaînée, de Celui qui par sa parole et par sa vie nous montra la vérité entière, de Celui qui seul peut assurer la fraternité des peuples, la paix du monde et l'avenir de l'humanité.

Il faut croire qu'à l'heure présente, quand la lumière combat une dernière fois les ténèbres de l'enfer, nous ferons tout pour que la victoire et la gloire de la vérité au nom de laquelle nous sommes tous réunis ici, illumine le monde comme l'a fait jadis la joie des apôtres à la nouvelle de la Résurrection.

Le monde d'aujourd'hui qui, plus qu'à aucune autre époque, vit sous la domination de phrases vides de sens, qui adore des idoles sans nombre, doit entendre la vérité. Et il l'attend de nous — les serviteurs de Dieu — et de l'Eglise chrétienne — colonne et support de cette même vérité. Voilà pourquoi notre devoir ultime est de ne pas laisser étouffer la voix de la vérité par celle du mensonge, de ne pas laisser s'éteindre dans l'âme humaine le feu de l'encensoir divin.

Il est temps pour nous de nous décider à devenir plus actifs afin de voir notre union forte et glorieuse dans tous les pays du monde. C'est une vérité ancienne et pourtant éternellement neuve que pour vaincre il faut souffrir, vouloir et oser. Eh bien, en ce qui concerne ce dernier point, reconnaissons-le, nous sommes faibles. Nous ne répondons pas à l'adversaire avec la force et l'énergie dont il use contre nous. Bien entendu, ses armes ne sont pas les nôtres, nous désapprouverons toujours ses armes sataniques. Mais son unité, son organisation universelle, ses manœuvres constamment en éveil pour l'atteinte du but final : voilà ce qui nous manque!

N'est-il pas étrange que les négateurs et les ennemis de Dieu et de l'homme soient organisés en un front unique avec un état-major siégeant et complotant, ô ironie cruelle d'un destin historique, dans le cœur de Moscou-la-Pieuse, pendant que nous, les enfants et les serviteurs de Dieu, nous vivons désunis et affaiblis par des malentendus appartenant depuis longtemps au domaine de l'Histoire, pendant que nous restons passifs et amoindris pour constater, sans aucune réaction, que peu à peu, l'une après l'autre, les brebis du « troupeau destiné à l'abattoir » se séparent et périssent dans la gueule de l'Enfer? Où est notre audace?

Le Christ est vivant sur la terre comme au ciel — voilà ce que les peuples doivent ressentir! Nous devons fortifier chaque jour cette croyance *par une action nouvelle*. N'oublions pas que celui qui ne fait que se défendre est le plus souvent vaincu. Une défense active, suivie d'une offensive énergique, telle est la voie de témérité qui nous est ouverte. Et c'est également la voie de l'Eglise chrétienne, la voie qui conduit à la reconstitution spirituelle du monde.

* * *

Ceci est une tâche merveilleuse qui nous oblige à chercher des réponses claires et positives aux questions suivantes :

- 1^o Que faut-il croire et que faut-il nier actuellement?
- 2^o Une rénovation du monde est-elle possible ou sommes-nous à la veille de sa disparition?
- 3^o Que devons-nous défendre et que devons nous attaquer?
- 4^o Quels doivent être nos moyens de combat?

1^o En réponse à la première question nous devons hautement déclarer que nous croyons seulement ce qui tient compte des commandements de Dieu-Jésus-Christ, de sa foi, de sa morale et de son Eglise. Nous nions les théories privées de raison et de moralité, des matérialistes et de leur progéniture : les communistes, théories qui abaissent le niveau spirituel de la vie, qui effacent la personnalité et transforment la liberté en nécessité.

(1) D. Merejkowsky.

2° En ce qui concerne la seconde question, nous devons tout d'abord rassurer les pessimistes, leur dire que la fin du monde ne dépend pas des hommes, que le monde doit exister, rénové dans l'ordre et la loi qui nous viennent de Dieu et qui servent la volonté divine. Cette vérité impose aux Églises une activité chrétienne destinée à découvrir la grandeur et la beauté de l'univers, activité qui par son unité constante apportera aux hommes une vie organisée dans l'harmonie créatrice de la paix et de l'amour, — l'unique force qui régénère et perfectionne aussi bien les parties que le tout.

3° La troisième question nous amène à l'examen des mesures à prendre pour maintenir la haute autorité de l'Église chrétienne, pour l'élever au-dessus de tout au monde de façon à ce que la foi et la piété entourent notre vie et fassent sentir à chacun la force du christianisme.

Devant la crainte actuelle d'hostilités éventuelles, nous devons prendre une position nette et ferme contre la guerre. Il est temps de dénoncer l'erreur exploitée par nos ennemis que les Églises nationales bénissent et entretiennent la guerre. Le monde doit savoir que nous sommes contre l'acte de Caïn et que nous agissons de toutes nos forces pour détourner le monde de la route sanglante de Mars. Que nous nous inclinons devant la coupe du Jardin de Gethsémani et attendons l'avènement de l'amitié et de la paix entre les peuples et les États.

4° Quant à la quatrième question, qui touche aux moyens de combat contre les forces ténébreuses de l'univers, c'est sans aucun doute la plus importante pour l'époque que nous traversons. Nombreux sont ceux qui, attristés par l'apparition ténébreuse de la force ennemie qui détruit les institutions du droit, de la paix et de l'amour, c'est-à-dire le moral de la chrétienté dans la vie des individus, des peuples et des États, s'irritent de voir notre front désorganisé, nos moyens de combat insuffisants. Et nous ne dissimulons pas le fait navrant que l'ennemi de l'Église chrétienne est mieux organisé que nous, les enfants et les serviteurs de cette Église, que de jour en jour il resserre ses lignes et assouplit sa tactique.

Il nous faut rechercher avec soin ce qui doit être entrepris pour sortir avec honneur et dignité de la situation actuelle. Notre ennemi est organisé *internationalement*, avec un centre fort et uni, que nous n'avons pas. Il exploite les faiblesses, excite les instincts, profite de la sottise humaine, en un mot il se sert de ce que l'on pourrait appeler la « quantité ». Avec une activité tout aussi énergique que la sienne nous devons, de nos ambons et de nos chaires, réveiller la force spirituelle innée dans chaque personne et opposer l'esprit et la raison à la sottise et aux instincts. N'oublions pas que le mal dans le monde est « quantité » tandis que le bien est « qualité ». Quand la « tension » de la qualité dépassera celle de la quantité, le bien aura vaincu une fois de plus le mal qui, du Kremlin, a déclaré la guerre à Dieu et aux hommes.

Le monde vit sous le signe de l'Apocalypse. Cette vérité en contient bien d'autres des annales de notre époque et nous indique où nous devons chercher les forces et les moyens de former la garde d'Israël, toujours en éveil.

Notre-Seigneur est venu nous annoncer la liberté, la vraie liberté que l'on ne connaissait pas avant Lui, et que, hélas! peu de personnes connurent après Lui. La clef de cette liberté est la vérité. « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira », a dit le Christ. Hélas! bien peu l'ont compris et bien peu furent affranchis. Nous devons, par des efforts communs, en faisant le sacrifice de nous-mêmes, apporter la vérité qui est le Christ, aussi bien à ceux qui portent le nom de chrétien qu'à ceux qui sont encore desurés hors de l'Église de Jésus.

L'Église chrétienne est la seule institution terrestre qui enlève à Satan la possibilité de s'emparer des âmes humaines. Pour

cette raison ses serviteurs s'attaquent constamment à l'Église, l'accusant d'être l'ennemi de la science et du progrès, d'endormir le monde pour l'exploiter et le faire souffrir, de berner les hommes en leur enseignant qu'ils ne sont rien ici-bas et par conséquent ne doivent avoir aucun rapport avec l'État ou la politique.

En réponse à cette accusation absurde des attaques de Satan, les serviteurs de l'Église doivent coordonner leurs efforts pour se pénétrer encore mieux de l'esprit qui, par l'Église, a créé le bien-être, la grandeur, la beauté et la force de la civilisation contemporaine.

On accuse l'Église de ne pas aider le mouvement de libération des masses. Mais bien au contraire! L'Église est l'initiatrice de ce mouvement, sa méthode seule diffère. Sa doctrine que tous les hommes sont les enfants d'un Père céleste n'est-elle pas suffisante pour démontrer l'absurdité de cette accusation? La science et le progrès demandent-ils que l'intelligence humaine soit attelée au char de l'animosité, de la lutte et de la guerre? L'Église créatrice du progrès spirituel ne nous enseigne-t-elle pas avec raison qu'elle est aidée dans sa tâche par la vraie science qui rapproche l'homme de Dieu en lui dévoilant les merveilles immenses et innombrables de la création divine?

L'Église désire que le monde vive dans l'harmonie de l'esprit, du cœur et de la volonté. Elle est l'ennemie du progrès quand celui-ci détache la raison du sentiment, quand il tue le cœur dans lequel est écrite la vraie loi divine dont la libre acceptation fait de la créature un homme.

Ce progrès du matérialisme est venu semer dans le monde la guerre à la place de la paix, la haine à la place de l'amour. L'esprit destructeur étouffe, comme le vent brûlant du désert, les sentiments humains et hérissé de plus en plus les barrières épineuses qui séparent les classes et les États.

Malgré les attaques que lui livrent les faux progrès, l'Église ne se détournera pas de son chemin, elle ne cessera pas d'être le sel de la terre et la lumière du monde. Elle sera à jamais le corps éternellement vivant de Jésus-Christ-Dieu.

Voilà le motif, l'action efficace de l'Église contre ceux qui empoisonnent le peuple avec un pain sanglant et frelaté et le guident sur la route de l'anarchie et des catastrophes. Acceptons son secours dans les temps troublés que nous vivons. Mêlons-nous à la vie contemporaine de telle façon qu'aucune autre main ne puisse nous en séparer. Ne laissons pas s'abattre sur nous aussi le terrible pressentiment de Gogol!

Nous qui, au nom du Christ et de son Église, travaillons pour l'amitié et la paix parmi les peuples et les États, nous qui exécutons la guerre, nous nous devons de lutter contre les causes de ce spectacle sauvage et sanglant qui déshonore l'humanité civilisée mais qui, hélas! est dirigé par des cerveaux humains. Il ne nous faut plus ni soutenir la politique de la violence, ni perpétuer la distinction inhumaine entre vainqueurs et vaincus, avec son cortège de rancunes et de haines. Il faut que dans la vie de l'humanité s'enracinent la fraternité et l'amour, seules bases d'un développement pacifique normal. Que l'on rende à tous la pleine jouissance de leurs droits et de leurs sentiments légitimes; qu'en effaçant toute oppression et toute distinction amère entre majorités et minorités, on donne à chacun la possibilité de jouir entièrement de l'imprescriptible liberté de la conscience!

* * *

Parallèlement à la lutte contre la guerre, contre ses causes et ses conséquences, l'Église chrétienne — unique facteur spirituel de l'univers pour la rénovation du monde — doit fermement et ouvertement prendre position contre ces fortunes démesurées qui, par leur accumulation et encore plus par leur dilapidation, causent la misère dans la vie des peuples.

Nous, les serviteurs de l'Église, nous avons plus que jamais le devoir de nous élever au-dessus de tout, au-dessus des partis, qu'ils soient de droite ou de gauche, au-dessus des opinions. Nous devons suivre par un effort commun le programme que le Christ nous légua pour le salut du monde. La formation d'un front religieux devient une nécessité inéluctable. Espérons que l'Église de Rome elle-même reconnaîtra cet état de choses et viendra prendre sa place dans ce front vraiment évangélique. Manifestons cette vérité unique que nous sommes tous les soldats de Jésus et rien de plus.

Lors de l'édification de ce front religieux qui commencera la rénovation instante du monde, nous rechercherons tout d'abord, selon les paroles du Christ : « Là où deux ou trois sont réunis en Mon Nom, je suis aussi au milieu d'eux », Son aide et Sa protection !

Un Père commun, une prière commune! — voilà les deux points qui doivent guider notre union et notre action. Et je crois fermement que la grâce divine apparaîtra au-dessus de nous tous, qui luttons au nom du Christ contre les forces ténébreuses de l'univers, qu'elle deviendra le lien intérieur d'un monde déchiré par la haine et, comme un miracle, qu'elle réunira le feu et la poudre, l'étincelle et l'eau, sans provoquer de détonation ni éteindre la flamme.

Le Christianisme est la force dynamique de la vie. Cette force doit être utilisée pour transformer les actes de destruction en actes de reconstruction, les armes de la guerre en armes de la paix. Suivant de près le progrès technique, l'humanité doit penser aux sentiments dans lesquels elle cultivera les vertus oubliées et délaissées de la nature humaine.

La crise mondiale dont on cherche les causes avec la lanterne de Diogène ne réside-t-elle pas dans le fait qu'on donne à l'esprit des droits dictatoriaux, pendant que l'on paralyse le droit du sentiment dans la vie et dans l'action? N'est-ce pas dans les sentiments que règne l'éternelle loi de moralité, dont la grandeur ne peut être comparée, d'après Kant, qu'à la beauté du ciel étoilé?

Mon opinion intime est que la grande crise morale et spirituelle qui est l'avant-garde de toutes les autres crises, peut et doit être guérie, mais par les mains de la seule institution de la vie qui soit capable de guérir son âme, c'est-à-dire l'Église chrétienne. Voilà pourquoi nous tous qui croyons et prêchons que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, l'Homme-Dieu, nous qui comptons dans les rangs des serviteurs de Sa sainte Église, nous devons nous réunir en un centre unique, sous une seule direction, pour faire régner la foi et la piété.

Je ne doute pas qu'en cette heure d'union et de travail pour la gloire de Dieu et pour l'exécution de ses commandements apparaîtra au-dessus de nous le miracle de la Pentecôte qui nous guidera vers la reconstruction tant désirée du monde. Les semences de l'enseignement du Christ ne doivent pas rester dans les greniers des cérémonies formalistes. Le monde est affamé d'esprit et de vérité, il faut semer les graines pour qu'elles croissent et le rassasient.

Jésus-Christ est un fait. Il est le Chemin, la Vérité et la Vie. De Bethléem jusqu'à la Croix il donna à tous les peuples et en tous les temps les preuves des actes et des miracles de la sagesse et de l'amour divins. Suivons ses traces avec la bénédiction du Saint-Esprit et Il nous conduira, tel saint Pierre, loin des orages de notre époque vers le rivage calme tant espéré.

L'Église doit devenir l'arbitre de fait entre les peuples et les États. Elle doit prendre sa place à la Société des Nations qui, sans elle, dépérit de jour en jour. Et si pour une raison ou une autre ceci ne se réalise pas, elle doit former elle-même son centre pour commencer sans retard son rôle d'arbitre supérieur qui fera régner le droit, la justice et la paix parmi les peuples et les États.

L'Église — seule institution neutre et divine — peut atteindre la paix et sauver l'humanité de la haine qui sévit entre les individus, les peuples et les États. Elle doit prendre une part active dans l'effort qui tend à créer l'ordre international dans la justice et dans la paix. Sa puissance universelle édiflée sur la base d'une unité idéale. Aucun droit ne pourrait subsister s'il est basé sur des principes excluant la volonté humaine. Seule la création divine pourrait affermir le droit international sur des bases solides, consolidées par l'Église et par une conscience sociale exempte des préjugés de nations et de classes.

Chaque État juridique n'est-il pas un complexe de normes qui reposent toutes sur un seul principe? Ce principe fondamental est que tout État, tout peuple, pour pouvoir contribuer à la paix universelle, doit reconnaître aux autres peuples, aux autres États leur existence juridique, de même que le christianisme oblige chaque personne à reconnaître son prochain comme un égal. Et c'est pour cela que par le christianisme seulement on pourra créer cette unité sociale à laquelle aspirent en vain les politiciens matérialistes.

Nous nous devons de libérer de la contradiction les principes de la justice chrétienne idéale et les normes du droit positif, nous devons enlever le masque des animosités sociales cachées, nous devons placer le *Jus Gentium* sur les fondations indestructibles de la moralité chrétienne. Voilà actuellement la grande tâche de l'Église et de toute la société internationale.

Du haut de cette chaire, je vois notre vie orageuse, troublée et sanglante, placée devant un abîme prêt à engloutir la civilisation, à faire retourner l'humanité à la barbarie primitive, mais je crois fermement que l'Église chrétienne trouvera le moyen de détourner la « troïka mondiale » de la route funeste suivie par la « troïka russe ».

Je ne veux pas, à l'exemple de Gogol, finir mon discours par son pressentiment atroce : « Frères, quelque chose de terrible vient. » Au contraire, plein d'espoir et la foi vigilante, je suis convaincu que nous serons vainqueurs car, mes Frères, le Sauveur est avec nous.

Rendons lui grâces et gloire. Ainsi soit-il.

Mgr STÉPHAN,

Métropolitain orthodoxe de Sophia,
Primat de l'Église orthodoxe bulgare.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|--|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur. | 25 belgas |
| V. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Un Occidental en U. R. S. S. ⁽¹⁾

UN ÉTRANGER. — *Maître, quelle est la meilleure Constitution?*

SOLON. — *Pour qui et à quelle époque?*

VEILLE DE FÊTE

Cette frontière, avant de la découvrir soudain dans la plaine immense, depuis un moment déjà vous la sentiez, vous la deviniez. La région porte encore les traces des batailles, les trains ralentissent sur les ponts sommairement réparés, des tranchées marquent le sol de leurs lignes amorties. A la dernière station polonaise, des officiers en tenue de campagne rentrent, les bottes boueuses, d'un exercice sur le terrain. Dans le train, moins d'employés, moins de voyageurs aussi, et des visages plus tendus...

Avant la guerre, le passage d'un pays à un autre, en Occident tout au moins, ne se signalait que par une visite des bagages à la douane; puis, après la guerre, par l'inspection de la police qui laissait passer les indésirables, tous pourvus de pièces richement estampillées, et cherchait chicane aux ignorants et aux négligents qui n'avaient pas soumis leur passeport à un visa, souvent sordide perception fiscale plus qu'effective précaution. C'était cela, le premier contact avec l'étranger, avec quelques différences dans les uniformes des cheminots et des gendarmes, et, aux façades des magasins, des enseignes qu'on essayait de traduire.

Ici, en entrant dans l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, on comprend ce que c'est qu'une frontière, une vraie! Pourtant dans cette étendue sans mesure, sans relief, sans variété, rien ne lui imposait cet emplacement.

Le train vient de s'arrêter, en territoire russe cette fois. Pas de gare internationale. Un petit poste frontière perdu dans la campagne déserte, seulement. Déjà, au dernier arrêt en Pologne, presque tous les employés étaient descendus; il n'était resté que le mécanicien, le chauffeur et un contrôleur porteurs de brassards rouges numérotés, seuls autorisés à accompagner le convoi jusqu'à la gare de Niegoroloje, où commence la voie large. Cette fois un personnel russe s'empare du train, des policiers en passent une première visite, des soldats en armes se postent dans les couloirs, les hommes du Guépéou s'affalent sur le ballast pour regarder si quelque indésirable n'essaye pas de s'insinuer, cramponné sous les wagons.

Désormais, vous percevez le poids de cette mainmise militaire et policière, vous vous sentez observé, guetté, vous respirez une atmosphère de méfiance, inconnue jusque-là, ou plutôt non, pas inconnue, oubliée. Oui, pendant la guerre... C'est la même, avec moins de laisser-aller et beaucoup plus de dureté.

Le train démarre lentement. Par les fenêtres, les membres d'une délégation étrangère agitent leurs casquettes et tous les voyageurs se penchent aux portières pour garder l'image de l'arc de triomphe qui souhaite la bienvenue aux prolétaires de tous les pays et sous lequel ils vont passer. Il a déjà été tant de fois décrit et reproduit, mais leur regard ne peut s'en détacher. Dans leur émotion, ils ne voient que lui. Pourtant à droite et à gauche de la voie il y a autre chose à observer: encore un rappel de la guerre, le fil de fer barbelé, non pas une petite clôture à claire-voie comme celle d'un pré, mais un infranchissable réseau, plus large qu'il ne l'était sur le front, et régulièrement jalonné de miradors où veillent des

(1) Début d'impressions de voyage, à paraître cet hiver aux Editions Denoël et Steele, à Paris.

sentinelles. Et il paraît que ce n'est pas suffisant! Des extrémistes voudraient dévaster sur plusieurs kilomètres de profondeur la campagne qui se trouve immédiatement derrière le réseau de barbelé, raser les villages, abattre les arbres, en faire une zone désertique où, même la nuit, un homme ne pourra se dissimuler, ne pourra essayer de ramper sans être aussitôt repéré par le rayon des projecteurs et pris sous le feu des mitrailleuses. Oui, vraiment, c'est une frontière, une barrière, et cette impression de mobilisation, de surveillance, de recours aux armes, vous n'y échapperez plus. Oui, une barrière continue et qui court de la Baltique à la mer Noire, moins pour empêcher les étrangers d'entrer que pour empêcher les nationaux de sortir.

Certes, les dirigeants de l'U. R. S. S. — comme ceux de bien d'autres pays d'ailleurs — ont eu à souffrir de l'entrée ou du retour d'adversaires politiques désireux de remettre en question la forme gouvernementale; il est naturel qu'ils cherchent à s'en défendre; mais ce qu'ils veulent surtout, c'est que les sujets de leur gigantesque expérience ne puissent aller à l'étranger, y réfléchir et comparer; c'est contre ceux qui seraient tentés de sortir que se dresse la clôture et qu'on projette de la renforcer.

Mais celui qui prend son plaisir à observer, à soupeser, à douter, qui a quitté librement son pays dans la seule intention de voir de ses yeux ce qui se passe de l'autre côté, celui-là est saisi dès l'abord d'une tristesse dont il aura peine à se dégager et que même le spectacle de grandes réussites matérielles ne pourra effacer. Ce qui paraît léger à qui a la foi, pèse lourdement à celui qui discute. Il voudrait, à cause de l'intérêt qu'il porte aux idées nouvelles et aux vastes tentatives, secouer cette impression initiale qui refroidit sa volonté de sympathie. Impossible. Il a réellement passé la frontière, il va vivre désormais sur une terre où il n'est plus permis de mettre en discussion certaines idées et où la plupart de ses valeurs intellectuelles ou morales n'ont plus que des cours dépréciés. Il a quitté l'Occident, vraiment il est entré dans un autre monde.

Et, derrière les barbelés, tout le pays est mobilisé.

* * *

La gare de Niegoroloje est une gare modèle. Au sens propre. Et d'un si beau modèle qu'au cours d'un long voyage on n'en verra plus de comparable. Cette remarque, nous aurons souvent l'occasion de la noter, à peu près pour tout ce que l'on nous montrera volontairement. Il importe qu'au premier contact l'étranger ait immédiatement le sentiment de l'ordre et de la méthode qui doivent régner sur le territoire de la Russie. C'est par la gare de Niegoroloje que pénètrent en Russie la plupart des étrangers. Il faut donc qu'elle soit vaste, confortable et surtout propre. Elle l'est.

Les murs du vaste hall sont utilisés par la publicité gouvernementale. D'un côté, des cartes industrielles de la Russie, et des graphiques, signes des préoccupations actuelles; de l'autre, deux panneaux glorifiant le travail de l'usine et celui des champs, puisque nous sommes dans la république des ouvriers, et aussi, officiellement tout au moins, des paysans. A tous points de vue, cette gare est faite pour la propagande, une propagande qui désormais pendant tout votre séjour accompagnera la surveillance policière; elle ne se relâchera donc plus un seul instant; mais malheureusement elle ne se manifestera pas toujours par une présentation aussi artistique.

Une autre constatation s'impose presque tout de suite: c'est le foisonnement du personnel. Autour de vous tournent de nombreux employés, corrects, même un peu distants, et incontestablement pénétrés de la dignité que donne un uniforme — mais ceci n'est pas spécifiquement russe. Cet uniforme en tout cas est propre, et

il n'est pas question de distribuer des pourboires. Voilà qui les différencie nettement des fonctionnaires de l'ancien régime. Mais par contre ce qui les rappelle, c'est leur méfiance de l'étranger et de la pensée de l'étranger, suspects *a priori*. Comme jadis, les passeports, précédés d'un questionnaire méticuleux, sont contrôlés avec soin, et les papiers, imprimés ou manuscrits, avec rigueur. Les gouvernements de ce pays n'ont jamais beaucoup aimé la confrontation et la discussion.

Les bagages sont examinés minutieusement par les douaniers. Tout ce qui n'est pas visiblement usagé, tout ce qui n'est pas d'une utilisation immédiate pour le porteur est mis à part, exactement pointé, pesé et finalement soumis à des droits tels que tous préfèrent abandonner ces objets. Le train avait amené quelques Américains nés en Russie et qui y avaient encore des parents. Ils ne voulaient pas arriver les mains vides, ils désiraient offrir à leurs proches quelques menus cadeaux qui bientôt, sur la table centrale de la douane, formèrent un petit tas en haut duquel était juchée une poupée de son. Elle valait bien cinq francs de chez nous. Mais la taxe est prohibitive. La petite nièce ne recevra même pas cet humble jouet. La douane le considère comme un luxe. Pas de luxe! Et puis, peut-être développerait-il chez l'enfant le sentiment de la propriété individuelle? Alors, c'est bien ainsi. A la fourrière, petite poupée de son!

* * *

Lorsqu'on monte dans le train russe on pourrait croire qu'il n'y a pas grand changement. On retrouve les wagons déjà en service du temps de tsars, beaucoup plus fatigués, naturellement; l'aspect et la physionomie des employés n'ont guère varié, il y a toujours plusieurs classes de chemin de fer, ce qui a pour résultat immédiat de choquer l'esprit logique des Français. Pour ma part, à un tout autre point de vue, je m'en réjouis, non point parce que le sort me permet de voyager dans les mêmes wagons que les membres du Parti, ce qui est tout de même plus confortable que de passer la nuit dans un wagon bondé de moujiks, mais parce que je m'efforce d'y reconnaître un des derniers vestiges de la liberté. Comme une partie des salaires est payée en espèces, il est donc possible, au cas assez rare où tout ne doit pas être consacré à un minimum de nourriture et d'habillement, d'en distraire une fraction et cette fraction de l'employer à son goût, par exemple à aller plus souvent au cinéma ou à s'offrir un hareng supplémentaire, ou à voyager sur une banquette rembourrée. A son goût! cela ne se retrouvera pas si souvent!

Le train s'ébranle. Sur une voie de garage s'alignent des paires de roues de rechange. Il doit y avoir quelque temps déjà qu'elles sont là, puisqu'elles sont rouillées. Qu'y font-elles donc? Il n'y a pas d'usine de chemins de fer dans les environs, il n'y a pas non plus d'ateliers de réparations à Niegorologe; on n'irait d'ailleurs pas installer cette industrie, vitale en cas de guerre, juste à la frontière, à la merci d'un raid de cavalerie ennemie ou d'une bombe d'avion facile à place. Et l'U. R. S. S. manque de matériel roulant! Alors? Tous ces essieux seraient-ils là uniquement pour démontrer aux arrivants qu'au contraire l'U. R. S. S. ne manque de rien, pas même de wagons? Propagande?

Derrière la vitre qu'il est impossible d'abaisser parce que le châssis, mal entretenu, est coincé, le paysage défile, monotone. Le lendemain, au petit jour, il sera semblable à ce qu'il était la veille à la même heure. Toujours cette même lande humide avec ses mares et les reflets argentés de ses bouleaux, ces mêmes pistes boueuses menant aux mêmes villages que jadis. Une différence notable cependant: aux abords des gares on constate plus d'activité industrielle; des scieries, des petites usines s'y sont montées, et on y travaille! Comme les costumes ont changé; comme ils se rapprochent désormais de ceux d'Occident! Voici maintenant

une longue banlieue plus laide encore que celle des autres grandes villes. C'est Moscou, gare de Minsk.

Le personnel de l'*Intourist* nous attend sur le quai; c'est vrai, nous sommes des « touristes », nous sommes venus pour regarder les choses et il semble que leur pittoresque ait disparu. La sortie s'effectue avec ordre, les quais ont été déblayés de cette foule bigarrée qui naguère y campait. Où sont les ivrognes et les mendiants, les guenilles colorées et les coiffures étranges? Tous les hommes portent des casquettes déformées qui leur donnent un air louche et mal assimilé. Où qu'on débarque, c'est la même chose maintenant, des casquettes, partout.

Est-ce que le pittoresque est définitivement mort? N'est-il plus qu'un souvenir et faut-il courir les musées pour essayer de le reconstituer dans un effort d'imagination? Est-ce encore la peine d'aller à Séville spécialement pendant la Semaine Sainte?

* * *

Peut-être que non, mais on peut encore aller à Moscou pour les fêtes du 1^{er} mai. Si un pittoresque extérieur et facile, comme celui du vêtement, est en voie de disparition, le pittoresque des âmes est plus vif que jamais et les grands changements, les contrastes violents peuvent encore satisfaire les volontés de s'instruire et les appétits de nouveauté. Un effort pour se rappeler ce qu'était la Russie voici seulement quinze ans et regardons ce petit spectacle, banal ici, quotidien presque :

Du même train descend une délégation de cheminots autrichiens, une douzaine d'hommes à l'air intelligent et appliqué, à la tenue modeste et propre. Pendant des mois, ils ont économisé pour payer les frais de ce voyage, le syndicat y a participé, on a envoyé des militants, des purs.

Depuis qu'ils ont franchi l'arc de triomphe, ils sont entourés de prévenances, on leur a tout expliqué et ils ont tout admiré. Maintenant ils rouvrent la portière. L'*Internationale* s'élève, religieuse. Ailleurs, elle est encore estimée séditeuse, bien peu, mais ici on la chante officiellement pour les recevoir. Ils sont émus jusqu'aux larmes. Les voici à Moscou, et quel jour encore! La veille de la grande fête de l'*Internationale*, la ville du Premier Mai!

Des autres trains retentissent des hurrahs en leur honneur. « Salut, camarades! » On leur étreint les mains. Des collègues du syndicat les entraînent dans la cohue. Un interprète leur explique : « Vous voici dans le pays qui est le vôtre, celui des ouvriers! » La foule, cordiale, les pousse jusqu'à la sortie.

Dans la salle des pas perdus, arrêt. D'une petite tribune — elle doit être installée en permanence, car tout ce qui touche la propagande est organisé — une femme, les cheveux serrés par un foulard rouge, leur souhaite la bienvenue en un discours volubile qui leur reste inintelligible. Mais au milieu de ces phrases saccadées, qu'on devine violentes, des mots, par leur répétition, attirent leur attention : « tovaritch », camarade, « rabotchi », ouvriers, et puis « communism, socialism, impérialism ». Désormais, pendant les quelques jours qu'ils vont passer à Moscou, sur deux mots qu'on leur dira, il y aura un de ceux-là. Aux oreilles de ces étrangers ils sonnent avec allégresse; sur ce sol, dans cette foule, ils ont un autre sens, ils ne représentent plus des théories qu'on discute, mais des expériences qu'on tente, et beaucoup d'espoir, et beaucoup de haine. Alors, une fois encore, l'*Internationale* éclate. Les têtes se découvrent, la foule s'immobilise. Les Autrichiens se raidissent, le poing droit fermé, crispé à hauteur des pommettes dans une affirmation de volonté et de haine, de haine surtout, puis dans Moscou-la-Sainte ils entrent, acclamés, derrière le drapeau rouge.

* * *

Et les voilà partis vers le syndicat. Matin et soir, on leur montrera les nouvelles constructions de Moscou, une clinique dentaire comme une maison ouvrière, un institut de biologie comme une fabrik-cuisine, tout cela neuf, à la dernière mode, à peine achevé.

Quittons-les cependant, entrons dans la ville pour y flâner seuls, sans cortège et sans drapeau rouge. Mais malgré cela, de ce rouge nous ne pourrons nous dégager. Partout et toujours nous le retrouverons, un rouge d'étamine à bon marché, sanglant et vulgaire. Il enserre la tête des femmes, il flotte devant tous les groupes, il se déroule dans toute la cité en d'immenses banderoles, il est une manie, une obsession; par sa répétition, cette couleur éclatante en devient triste.

Dans le décor monotone circule continûment une foule aux vêtements modestes, mais assez soigneusement brossés et reprisés; elle fait quelques menus achats aux magasins d'État; elle attend pendant des heures, en une longue file patiente, le moment où on lui distribuera de maigres rations. Elle erre, elle traîne pour le plaisir de traîner. Que cherchent donc tous ces gens qui n'ont l'air ni de s'amuser, ni de se hâter? Peut-être tout simplement à ne pas être chez eux. Les intérieurs ne sont guère confortables, la superficie des logements est restreinte, et souvent il faut les partager avec des colocataires que l'on n'a pas choisis et qui se muent facilement en délateurs; oui, mieux vaut vivre de la vie collective de la rue quand la vie individuelle qui n'est pas dans le caractère russe est, en outre, par tant de moyens, découragée.

Et pourtant, quel pauvre spectacle offre la rue! Les derniers vestiges du commerce privé sont traqués. Plus un étalage! A quoi bon? Il n'y a plus qu'un commerçant: l'État. Il n'a pas à vanter sa marchandise puisqu'il n'a pas de concurrent. Il n'a pas besoin d'attirer la clientèle puisqu'il n'a pas assez de marchandises pour satisfaire les demandes. Quoi faire alors de ces vitrines minables qui n'ont pas été repeintes depuis la Révolution et dont les glaces cassées sont consolidées par des planches ou grossièrement raccommodées, car, dans l'immense effort du plan quinquennal, il y a des tâches plus urgentes que le changement des glaces des devantures? C'est simple. Il ne faut pas que des emplacements disponibles soient inutilisés qui peuvent servir à la propagande! Et dans la première boutique on mettra le buste de Lénine en faux marbre ou en faux bronze, sur un socle drapé de rouge; dans la seconde un portrait de Lénine encadré de rouge; dans une troisième une phrase de Lénine au milieu d'une énorme étoile rouge, et ainsi de suite. Le seul changement sera le remplacement du portrait de Lénine par celui de Staline, le maître du jour, encensé par les embusqués des administrations. A lui aussi la reproduction répétée de ses traits, à lui aussi les kilomètres d'étamine rouge. A peine si de temps en temps apparaissent les traits appliqués de Vorochiloff, le commissaire du peuple à la Guerre, et plus rarement encore la figure modeste de Kalénine, président des destinées de l'Union, théoriquement tout au moins, ou la grosse moustache de Budienny, le héros de la cavalerie cosaque.

Voilà tout ce qui s'offre au regard de ces promeneurs inlassables. Peut-être ne le voient-ils plus? Tant mieux pour eux, car l'étranger fraîchement débarqué s'agace de ces exhibitions puérides, de cette publicité sans nuances; cependant, ce n'est là que la forme permanente de la propagande. A l'occasion du Premier Mai, elle va proliférer et s'amplifier. Il faut frapper les âmes simples par des dimensions anormales. A travers les rues, sur les façades des maisons, on tendra d'immenses calicots — rouges naturellement avec des lettres blanches — où seront inscrits quelques phrases de Marx et surtout les mots d'ordre de Lénine, mort, et de Staline, vivant, les mêmes d'ailleurs qui sont exposés dans les vitrines, placardés dans les usines, répétés par la T. S. F. Leur seule nouveauté sera simplement d'être reproduits cette fois en caractères géants. Il en sera de même pour les portraits des deux grands hommes.

Place du Théâtre, sur d'immenses panneaux de bois, ils apparaîtront tels qu'ils sont reproduits à des millions d'exemplaires, mais dans un agrandissement photographique de vingt mètres de haut.

Même après la sortie des spectacles, la foule est toujours aussi dense. Aux carrefours, des ouvriers se hâtent, comme aux veilles d'inauguration d'expositions, ils préparent les illuminations, ils bâtissent en contreplaqué ou en carton-pâte des statues cubistes de prolétaires vainqueurs. Mais dominant les conversations des promeneurs et le choc des marteaux des artisans, une rumeur emplît la ville: martèlement des bottes, piétinement des chevaux, grondement des chars d'assaut, ces bruits, indifférents le jour, évoquent dans la nuit la guerre et la révolution. Il ne s'agit pourtant aujourd'hui que d'une revue. Les troupes vont prendre position auprès du Kremlin pour la grande parade militaire du Premier Mai.

A MOSCOU LE PREMIER MAI

Sur deux côtés, de grands bâtiments, le Musée historique et le magasin d'État présentent de longues façades sans intérêt mais dont la masse et les proportions s'harmonisent avec les dimensions de la vaste esplanade urbaine. Leur monotonie est rompue par un colossal portrait de Lénine dont les pieds reposent sur le sol tandis que sa casquette atteint le faite, et aussi par d'énormes inscriptions en anglais, en allemand, en français et en chinois souhaitant la bienvenue aux travailleurs étrangers et les incitant à la révolte.

Mais, sur les deux autres faces, le décor est sans tache; c'est la cathédrale de Basile-le-Bienheureux, étrange et bariolée, c'est surtout la sévère muraille du Kremlin, ses tours monumentales et ses créneaux à queue d'aronde, qu'une chaude patine suffit à rendre magnifiques.

Voilà le cadre de la fête du Premier Mai à Moscou, ample, dégagé, tout chargé de l'histoire de ses révolutions sanglantes et de ses exécutions capitales, la Place Rouge.

Et devant le mur historique, le Mausolée de Lénine, masse géométrique d'une austère grandeur, chef-d'œuvre d'harmonie par l'équilibre de ses proportions et la splendeur de ses marbres. Là repose, dans son frigorifique, la dépouille embaumée de celui qui fut pour le communisme son Moïse ou son Mahomet, prophète, législateur et conducteur. C'est le point central des temps nouveaux, la pierre sacrée devant laquelle défilèrent l'armée des Soviets et la garde de la Révolution et la foule, contrainte ou enthousiaste.

De chaque côté du tombeau s'érigent deux petites tribunes; l'une sera occupée par les chefs militaires, l'autre par les puissants du jour: Staline, Kalénine, Molotov, d'autres encore. Les gradins environnants sont occupés par le corps diplomatique, les officiels et par ceux qui dans tous les pays trouvent une place assise pour les spectacles gratuits, des fonctionnaires avec leurs femmes, leurs enfants et leurs amis; en plus quelques groupes ouvriers mis à l'honneur.

Mais ce qui frappe un Occidental, c'est que le bâtiment d'en face semble absolument désert. Chez nous en pareille circonstance des groupes s'écraseraient à chaque ouverture, des hommes s'accrocheraient aux aspérités du toit. L'immense façade reste rébarbative, hostile avec toutes ses doubles fenêtres fermées. Il en sourd un malaise, une gêne qui contraste avec l'atmosphère joyeuse populaire de nos fêtes. Pourquoi? Par peur sans doute. Peur qu'un adversaire prêt à sacrifier sa vie pour une ultime vengeance ne braque une mitrailleuse sur le groupe des commissaires du peuple ou surgisse soudain à une croisée, une grenade dans chaque main. Les bolcheviks sont prudents et ils savent comment se préparent les attentats.

Et la revue commence, ne différant que par de petits détails d'une revue dans un pays capitaliste. L'infanterie, sur le sable qui crisse, s'est formée en carrés impeccables et à 9 heures juste, heure militaire, un cavalier surgit de la Porte du Sauveur, bientôt suivi de tout un état-major. Il passe au galop sur le front des bataillons. Même décor, mêmes dispositions, mêmes uniformes presque que du temps des tsars. Les soldats vont-ils jeter leurs casquettes en l'air en criant : « Vive notre Petit Père ! » Non, le cavalier, c'est Vorochiloff, le commissaire du peuple à l'armée et à la marine ; il s'arrête et de son cheval harangue les troupes et leur rappelle leur devoir révolutionnaire et peut-être aussi, malgré les apparences, patriotique, puis il requiert les jeunes recrues de prêter serment à la Révolution. Naturellement, elles le prêtent, ce serment qui n'est qu'une frêle précaution contre les changements de régime.

Et l'armée défile, une belle armée qu'anime la foi, que maintient la discipline, pour qui tous les sacrifices sont consentis. Son aspect est excellent. Les uniformes sont propres, sans fantaisie, sans tape-à-l'œil inutile, mais pratiques et en excellent état. L'équipement est de bonne qualité, les armes automatiques proportionnellement très nombreuses, et le peuple, qu'on vient de jeter soudainement dans l'admiration du machinisme, reste fasciné devant les canons, les tracteurs, les projecteurs, les chars d'assaut, les autos blindées, les avions. Les avions surtout. Volant bas, ils surgissent soudain au-dessus des tours du Musée historique comme si derrière elles un géant au geste de semeur jetait, à intervalles réguliers, une escadrille après l'autre dans le ciel de la Place Rouge.

Evidemment, on a montré tout ce qu'il y a de mieux et que n'a pas réclamé l'armée d'Extrême-Orient massée sur la frontière de la Mandchourie. Le plus beau matériel est là. Sans doute, dans les provinces éloignées les uniformes sont moins propres et les chars d'assaut moins astiqués ; peut-être même restent-ils quelquefois en panne. C'est possible ! Mais voici l'image de ce que la Russie multipliera par la volonté de ses chefs et par la sollicitude du parti dirigeant ; voici en tout cas ce qu'elle peut, dès aujourd'hui, présenter.

Car c'est plus qu'un défilé, c'est une démonstration. Elle est faite pour le peuple russe qui voit ainsi à quels achats a été consacré le produit des marchandises exportées malgré l'insuffisance de ses rations, et à qui on montre les troupes qui le défendront — ou qui le materont. Elle est faite pour les attachés militaires étrangers surtout, pour celui de l'Allemagne qui projette de dépecer l'Ukraine, pour celui de la Turquie qu'il importe de faire graviter comme jadis dans l'orbe de la puissance russe, pour celui de la Pologne afin qu'il répète à ses compatriotes que l'armée d'aujourd'hui n'a rien de commun avec les hordes arrêtées par eux il y a dix ans, pour celui du Japon, pour lui surtout, mais sur ses traits on ne pourra jamais deviner ce qu'il pense.

* * *

Oui, c'est une belle revue, donc une belle fête et dans tous les pays les foules aiment voir des uniformes portés par des hommes qui marchent au pas. Cela serait déjà, pour les yeux, un tableau intéressant, et pour l'esprit une source abondante de réflexions ; mais un deuxième spectacle va commencer, autrement impressionnant pour le visiteur venu d'un pays stabilisé, une deuxième armée va succéder à la première, une armée en civil, image guerrière de la Révolution en face de l'autre qui, avec ses uniformes, évoque, quels que soient les gouvernements, l'idée de l'ordre.

Ce sont d'abord les Komsomoltsi, les jeunes communistes qui passent le fusil à la bretelle et la baïonnette au canon, fiers de porter une arme et de marcher alignés. Ils ont la foi. On les a choisis dans la masse de ceux qui depuis leur enfance ont été soumis à

la plus intense des préparations morales. Ils ne connaissent pas d'autre système politique, n'ont jamais été autorisés à le discuter, c'est l'espoir du régime.

Et derrière eux, la vraie troupe révolutionnaire, les hommes à casquette civile, à paletots de cuir, à insignes communistes, des hommes déjà faits, à l'aspect résolu, qui ont combattu pour la Révolution, qui en ont obtenu des avantages matériels et des satisfactions morales, et qui sauront la défendre.

Oh ! ce n'est qu'une petite troupe, entre les formations massives de l'armée régulière et la foule innombrable qui les suit, mais ce sont eux, marchant derrière leurs drapeaux alignés, qui représentent la force, le pouvoir. Ils sont le Parti, l'élite du Parti, l'armature et la réserve du régime. De leur tribune, les chefs qu'ils aiment et en qui ils croient répondent à leur acclamation et savent qu'ils peuvent compter sur eux.

Les meilleurs sont passés. Les chefs restent pourtant sur leur estrade. Il faut qu'ils se montrent au peuple, que le peuple les voie en chair et en os, après avoir vu tant de fois leur image. Et Staline, sûr d'une popularité cultivée, Staline, qui permet et encourage autour de sa personne une iconolatrie débordante, se retire par fausse modestie au deuxième rang.

Et maintenant, c'est au tour de la foule de défiler sur la Place Rouge, une foule immense et disciplinée, des centaines de milliers, plus d'un million d'hommes et de femmes. Dès l'aube, elle s'est emparée de la rue. Les groupements venus des faubourgs ou descendus des gares se sont rendus à leurs points de concentration, derrière des musiques et des drapeaux rouges dont quelques-uns paraissent bien embourgeoisés avec leurs lettres brodées sur le velours à frange d'or. Elle chante, mais on sent qu'elle n'est pas exubérante, ni joviale, ni même bon-enfant. Elle ne va pas s'amuser à une fête, elle va constituer cette fête, par sa présence.

Aucun Moscovite ne peut y échapper. Il y vient avec le personnel de son usine ou de son administration ; s'il est un petit artisan, un syndicat réunit les gens de sa profession. Si par hasard il n'a pas de profession bien définie, une société sportive le recueille, ou la coopérative à laquelle il s'approvisionne, ou un groupe de quartier. S'il ne participe pas à la manifestation, c'est que vraiment il ne veut pas le faire et qu'il ne manque pas d'un certain courage qui le désignera aux vexations et aux vengeances. Aussi peu ou pas d'abstentionnistes, et contrairement à ce qui se passe dans nos pays, peu de spectateurs pour regarder les manifestants qui eux sont innombrables.

Dans les rues tendues de rouge, derrière leurs drapeaux rouges, ils déploient de grandes banderoles rouges dont l'inscription répète la parole d'un de leurs chefs, ou menace un pays capitaliste, ou promet de dépasser de quinze pour cent les prévisions du nouveau plan quinquennal. Depuis des heures, sans impatience, ni désordre, par des serpentements compliqués et bien repérés, ils progressent lentement, puis marquent le pas et finissent par trouver leur place dans une colonne qui se dirige vers la Place Rouge.

Mêlons-nous à elle pour nous sentir un moment intégrés à ce grand fleuve, charriés par son courant irrésistible. Nous parvenons à retrouver la délégation autrichienne. La voici, derrière une énorme banderole rouge où on lit : « Brigade de choc des travailleurs étrangers, avant-garde du prolétariat mondial » ou quelque chose d'approchant. Incrustons-nous dans cette avant-garde. Je reconnais un des délégués :

— Pas trop fatigué, camarade ?

Il y a sept heures qu'ils sont debout, qu'ils piétinent, qu'ils s'arrêtent, qu'ils font des marches et des contremarches afin de prendre place peu à peu dans des groupes de plus en plus importants. Ils vont par rang de six, surveillés par des serre-file attentifs. Nous marchons une heure encore. L'allure s'accélère. On

approche du Kremlin. Une autre colonne, sur six aussi, s'avance parallèlement. Place de la Révolution, une double colonne arrive de la gauche, une double de la droite. Sur nos flancs, il y a maintenant, d'un côté, une troupe de bohémiens, de l'autre une société sportive féminine. « Pressons, et alignez-vous! » crient les serrefile. Et un flot, large de six rangs de six, déferle sur la Place Rouge. C'est presque en courant qu'à notre tour nous passons. A peine le temps de voir — et de crier : « Vive la Révolution! Hurrah pour Staline! » Et hurrah aussi pour Gorki qui a bien voulu quitter sa villa de Sorrente pour se montrer au peuple!

Ils passent ainsi pendant six ou sept heures, avec la même densité, à la même cadence. La vague les entraîne tous, les empêche de s'arrêter pour regarder, noie les individus, les brasse en une masse houleuse qui va se briser sur la cathédrale Saint-Basile où elle se sépare en trois branches qui à leur tour se divisent pour rendre à leurs quartiers lointains les manifestants éreintés.

Dans le hall de l'hôtel je retrouve mon délégué étranger. Il repose ses pieds endoloris dans des savates.

— Eh bien! camarade, quel spectacle grandiose!

— Ah! moi, je suis fourbu!

— Pas un spectacle, à vrai dire, puisqu'il n'y a pas de spectateurs. Il n'y a que des acteurs. Et je me demande si pour tous ces acteurs cette parade est un plaisir, un honneur ou une obligation.

— Vous n'avez qu'à le leur demander!

— Et croyez-vous que ceux pour qui c'est une obligation le diraient sans crainte?

— Je ne pense pas, répondit mon Autrichien qui n'est pourtant en Russie que depuis vingt-quatre heures, mais qui se redresse pour me dire : « En tout cas, pour moi, c'était un plaisir. Ce qui ne m'empêche pas d'être à moitié mort! »

— Ne vous plaignez pas, camarade, il y en a qui sont partis avant vous et ne passeront que dans deux heures.

— C'est possible. Mais je ne sais pas ce que je donnerais pour un demi bien tiré.

Le camarade le sait fort bien. Comme, au change qu'on lui a imposé à la frontière, la petite canette de bière lui revient à cinquante-quatre francs, il se contente sagement d'un verre de thé.

— Mais vous serez récompensé. On vous a retenu des places pour l'Opéra, ce soir.

Et c'est, en effet, un spectacle magnifique. On donne un grand ballet, *Le Pavot rouge*. Les pavots sont ordinairement rouges, mais pour cette couleur le pléonasme est en Russie presque de rigueur. La mise en scène est ingénieuse et somptueuse, les danseurs et danseuses nombreux et de grand talent, et les petits rôles jouent comme si toute la salle ne regardait qu'eux. Mais impossible d'échapper à la politique. Le ballet expose — et résout — la question d'Extrême-Orient. Et, pendant l'entr'acte, on peut, pour se distraire, contempler au foyer des panneaux représentant le montage de la mitrailleuse, la coupe d'un tank, les modèles de masque à gaz. C'est une obsession!

A la sortie, les spectateurs se mêlent à la foule des badauds qui, comme dans tous les pays, va voir les illuminations. Oh! ce n'est pas spécialement gai. Elles éclairent des portraits de Lénine ou de Staline ou font scintiller des statistiques. Des montages en bois découpé figurent un tracteur, un avion, ou une locomotive, ou évoquent les grands travaux en cours. Ils sont toujours accompagnés de grands tableaux avec des chiffres alignés dans des colonnes et, en plus gros caractères, des indications de pourcentages qui, en général, dépassent le 100 %. C'est le degré d'avancement du Plan. Pourtant, sur une place, voici un étrange monument tout brillant de poudre d'aluminium : des boules rouges entre deux grands anneaux concentriques. Approchons. C'est la représentation géante d'un roulement à billes accompagné d'un immense graphique. Une courbe, comme un serpent python dressé sur sa

queue, rampe d'abord : en telle année, tant de roulements, en telle autre, tant, puis s'élève menaçante, en 1933, tant, en 1934, tant, en 1935, des millions et des millions de roulements à billes. Ahuri par la propagande des plans quinquennaux, le peuple, stupéfait, contemple ses nouveaux dieux!

MILITARISME

Peut-être trouvera-t-on que voilà bien des pages consacrées au récit de ces fêtes du Premier Mai. C'est qu'elles jouent un grand rôle chez le peuple russe et donnent à ses dirigeants l'occasion de stimuler son enthousiasme et de lui rappeler des idées primordiales. Aussi, pour les entretenir, d'autres fêtes du même genre conçues suivant un programme à peu près identique se succèdent-elles au cours de l'année : le 22 janvier, c'est l'anniversaire à la fois de la mort de Lénine et de la manifestation de 1905 devant le Palais d'Hiver; le 12 mars, c'est la commémoration de la Révolution de février 1917 (ancien style); le 7 novembre, celle de la prise de pouvoir par les bolcheviks. Et ces jours-là, des aspects qui resteraient dans d'autres circonstances invisibles aux yeux de l'étranger lui apparaissent plus nettement dans l'expression grossie de bien des sentiments.

Ce qui frappe particulièrement cet étranger, c'est la place considérable qu'occupe l'armée dans la vie du pays et c'est aussi l'aspect extérieur de cette armée. Aucune dépense ne paraît exagérée s'il s'agit d'acheter du matériel ou un armement technique perfectionné. Alors qu'il sait et qu'il voit que les Russes subissent de nombreuses et souvent sévères restrictions, il constate au contraire que pour la troupe rien n'est épargné. Alors qu'on rencontre tant de vêtements élimés et rapiécés et qui paraissent bien minces, les grands manteaux d'hiver des soldats semblent amples et chauds. Alors que des paysans producteurs de blé souffrent de la faim par suite d'une mauvaise récolte ou de réquisitions abusives, rien ne manque pour la nourriture de la troupe toujours servie la première et de qui on éloigne tous les sujets de mécontentement.

Il est évidemment impossible d'évaluer le budget de la guerre russe. Comme l'industrie et le commerce appartiennent à l'Etat, et qu'il y a dans les transactions des prix de vente différents selon la catégorie des acheteurs, on ne peut connaître la valeur réelle des objets acquis par l'armée. Si on ajoute à cela que toutes sortes de virements sont pratiqués d'une administration à l'autre, qu'il n'existe aucun contrôle parlementaire public et qu'on ne saurait déterminer la puissance d'achat exacte du rouble par rapport aux monnaies étrangères, on comprend qu'on ne puisse préciser le total des dépenses militaires de l'U. R. S. S., mais ce qu'on peut constater, c'est que le budget avoué est considérable.

La population russe est tellement nombreuse qu'il serait inutile d'incorporer les classes entières qui représenteraient un contingent annuel de plus de 800,000 hommes valides. Il est donc loisible, pour la constitution de l'armée permanente, de faire une sélection d'autant plus justifiée que d'appartenir ou d'avoir appartenu à cette armée, même comme simple soldat, confère une situation privilégiée. Les soldats sont donc choisis parmi ceux qui par leurs origines et pendant leur jeunesse ont donné des gages au parti communiste. C'est maintenant chose aisée puisque la Révolution est vieille de plus de seize ans et que l'on peut commencer à constituer les cadres de carrière sans avoir recours aux techniciens et aux officiers ayant servi sous les tsars.

L'armée est donc, dans son ensemble, animée d'une même foi, elle se plie volontiers à une discipline sévère, mais strictement limitée au service, et, à tous les degrés de la hiérarchie, on remarque un sentiment d'égalité et de camaraderie dont le symbole visible est l'identité absolue des uniformes pour les soldats comme pour

les officiers que distinguent seulement quelques petits insignes émaillés portés au collet. Par exemple, je me rappelle avoir vu plus d'une fois, dans la file des voyageurs attendant leur tour pour remplir pendant l'arrêt du train leur théière à la chaudière commune, un général derrière un soldat et tous regagnant ensemble leur wagon où ils causent sans gêne ni condescendance et où ils échangent les petits services qui rendent supportables des trajets en chemin de fer de plusieurs jours. Il n'est pas question d'officier d'ordonnance, ni d'ordonnance d'officier d'ordonnance comme sous nos régimes démocratiques. Et quoi qu'on en puisse penser, il faut reconnaître que la discipline ne semble pas en avoir souffert.

* * *

Cette armée permanente est destinée à encadrer des réserves innombrables, puisqu'elles peuvent représenter vingt classes de 800,000 hommes chacune, astreintes à deux mois de service pré-militaire et à des périodes totalisant, selon les armes, de cinq à huit mois pendant les cinq ans du service actif plus trois mois dans la réserve. Elle est doublée d'un certain nombre de troupes spéciales : gardes des chemins de fer, gardes de sécurité, gardes-frontière et surtout troupes de la Direction Politique d'Etat, du Guépéou, moitié armée, moitié police, suprême soutien du parti communiste, prêtes à écraser toute velléité d'opposition. Au total, une armée nombreuse — environ 600,000 hommes — bien entraînés — deux ou trois ans de service actif — appuyée sur des milices instruites, animée d'un esprit militaire et civique excellent.

C'est donc une force redoutable, et d'autant plus redoutable qu'elle est soutenue par l'amour de tout un peuple. En disant de tout un peuple, évidemment j'exagère, je devrais dire de toute la partie du peuple qui est autorisée à exprimer son opinion, mais alors il faudrait ajouter aussi que les adversaires du régime, s'ils haïssent l'armée en tant que moyens d'oppression intérieure, changent radicalement le sentiment lorsqu'il s'agit de veiller à la défense des conquêtes de l'ancienne Russie ou de continuer les traditions de l'impérialisme tsariste.

Voilà pourquoi la masse russe, communiste ou non, accepte les sacrifices faits pour l'armée et regarde sans trop de jalousie les privilèges qu'on lui consent. Un soir que je demandais à une communiste si je ne risquais pas de perdre mon temps en allant dans un club assister à une représentation donnée par une troupe de chanteurs et danseurs attachée à la garnison, elle me répondit tout naturellement : « Vous pouvez y aller sans crainte. C'est une troupe de l'armée, et à notre armée nous réservons toujours ce qu'il y a de meilleur! »

Ceci en dit assez long. Ainsi soutenue, la puissance de l'armée s'accroît tous les jours. Évidemment, les cadres supérieurs et les moyens techniques ne valent pas ceux d'Occident, mais des progrès sont faits tous les jours, et à la fin du deuxième plan quinquennal les troupes seront puissamment outillées.

Et ce n'est pas, comme trop souvent chez nous, une guerre identique à la précédente que l'on prépare. La Société qui instruit militairement tous ceux que l'armée permanente et la milice n'ont pu former s'appelle l'Ossoaviakhim. On retrouve dans cet assemblage barbare les radicaux « avia » et « khim » qui indiquent bien toute l'attention que les chefs portent à la guerre aérienne et à la guerre chimique.

* * *

Une inquiétude sourd à ce spectacle, s'augmente avec ces perspectives. A quoi va servir cette force? Tout d'abord on se dit que le régime bolchevik, expression de la volonté d'une minorité appuyée sur la violence, a besoin de compter sur une force solidement orga-

nisée pour conserver le pouvoir dans les luttes intérieures, toujours possibles. Mais on se rend vite compte que cette préoccupation ne suffit pas à expliquer la sollicitude pour l'armée et à justifier les dépenses, hors de proportion avec la situation financière du pays, qui sont engagées pour elle. Du moment que l'on retire tout moyen de se défendre à ses adversaires politiques et que l'on n'a aucun scrupule à se servir brutalement de ses armes contre ceux qui semblent simplement avoir la velléité de manifester leur opinion, il n'y a vraiment pas besoin d'avoir des troupes nombreuses et aguerries, il suffit de renforcer la police avec des jeunesses communistes, quelques syndicats et les sections du Parti. Même il peut être dangereux d'avoir une armée.

Il n'y a donc pas de doute. Malgré certaines dénégations, l'armée est préparée en vue de vastes conflits extérieurs. « De toutes parts, nous sommes entourés d'ennemis armés jusqu'aux dents. Rappelez-vous les interventions étrangères des premiers mois de la Révolution. Et maintenant, observez l'Allemagne, la Pologne, la Roumanie... Il faut bien que nous nous défendions! » crient les bolcheviks. Cela ne les distingue nullement des pays capitalistes. C'est ce que disent tous les pays et tous les individus qui sont armés. Qui donc, dans l'état actuel de l'opinion internationale, oserait avouer qu'il prépare une agression? Et il est assez difficile de croire que la Pologne et la Roumanie, même soutenues par de puissants alliés occidentaux, pourraient prendre l'initiative d'une attaque contre la Russie. Alors qu'elles sont si facilement vulnérables, elles auraient par contre bien peu de chances de porter un coup décisif ou même sérieux à leur gigantesque adversaire. Et puis, avec elles, des pactes de non-agression ont été signés, dont il n'y a pas lieu, des deux côtés et pour plusieurs années tout au moins, de suspecter la sincérité.

Reste la question d'Extrême-Orient. Celle-là est grave. Le Japon a certainement le désir d'ouvrir, au besoin par les armes, à sa population débordante de nouveaux territoires dont l'occupation achèverait l'encercllement de la mer japonaise et ravirait aux Russes la région qu'ils occupent effectivement depuis une quarantaine d'années sur les rives droites de l'Oussouri et de l'Amour. Il faut donc reconnaître que les Soviets peuvent se trouver en situation d'avoir à défendre, non pas une parcelle du sol national, mais une région récemment conquise par les tsars dont ils sont les héritiers. Et des héritiers qui répudient le passif de la succession, sans avoir certes la moindre intention de lâcher ce morceau de l'actif.

Mais en opposition à ce point de vue défensif des « droits acquis », fortifié par le souvenir de l'Intervention, se présente toujours à l'esprit l'aventure récente de la Géorgie où cette fois ce sont les Soviets qui ont réoccupé par la force un pays qui, à la faveur de la guerre et de la révolution, s'était libéré de la mainmise moscovite et s'efforçait péniblement à l'indépendance.

* * *

Quelle conclusion en tirer? C'est que la diplomatie et l'armée soviétiques sont semblables aux autres. La diplomatie russe a poussé la Chine à réclamer la reprise des concessions internationales, mais n'avait avant l'occupation japonaise aucune envie de céder le chemin de fer de Mandchourie. Et l'armée est chérie en pensant qu'elle défendra le pays contre l'envahisseur, mais aussi que tout comme l'armée d'une nation capitaliste et le sabre de M. Prudhomme, elle est également prête pour la conquête. Des milliards sont dépensés pour son entretien et pour son accroissement, et il est d'expérience courante que lorsqu'on met dans les mains d'un homme ou d'un régime une belle arme, ils ne se contentent pas, surtout s'ils sont jeunes, de l'admirer et de l'astiquer ils finissent par trouver l'occasion de s'en servir.

Surtout s'ils vivent continûment dans une atmosphère belliqueuse. Dès son enfance, le jeune Russe entend menacer des ennemis intérieurs ou extérieurs. La notion d'étranger ou de contradicteur intellectuel lui est presque inconnue, on ne lui parle que d'ennemis à abattre, à tuer. On excite en lui les réactions et les intérêts d'un double patriotisme de nation — bien qu'on s'en défende — et de classe. On le prépare à l'idée de la guerre, on échauffe la combativité de son adolescence, on l'entraîne au métier des armes, que sais-je encore? Il ne peut échapper à cette formation progressive et méthodique : on l'incorpore d'abord dans les « pionniers rouges », qui ressemblent extérieurement à nos éclaireurs, mais chez qui on développe des sentiments tout à fait différents. Les élèves secondaires pratiquent le service en campagne et le tir. Le Komsomol ou Union de la Jeunesse communiste a vu passer dans ses organisations militaires des millions de jeunes gens qui ont participé aux grandes manœuvres et qui, pour se « faire la main » se sont chargés, avec une joyeuse cruauté, des « expéditions punitives » contre les villages lents à comprendre les avantages d'une collectivisation forcée.

Nous avons vu que le public qui aurait pu pendant le spectacle échapper un moment aux obsessions courantes était dès l'entr'acte soumis de nouveau à la propagande militaire. Il en est de même dans tous les autres locaux de réunion, écoles, syndicats, gares, restaurants; partout en retrouve les grands tableaux en couleurs indiquant les différentes pièces des fusils et des mitrailleuses, comment elles se montent, comment on calcule la hausse, comment on lance les différents modèles de grenades. Dans les clubs, à côté de l'obligatoire salle antireligieuse, il y a la salle militaire où des chromos héroïques montrent la gloire de l'aviateur-bombardier tandis que des photographies apprennent à honorer les membres du Conseil supérieur de la Guerre. Je dois dire que les délégués étrangers qui visitaient le cercle des cheminots de Kazan tiquaient un peu devant ce déploiement de publicité guerrière, et voilà que, dans le hall, pendant cette soirée de fête, un moniteur apprenait à des jeunes gens la manœuvre et le démontage du fusil-mitrailleur! Heureusement que leur guide leur expliqua :

— Nous n'avons pas d'armée, nous, nous n'avons qu'une garde rouge...

Alors, que signifient les projets de désarmement intégral présentés à Genève par la délégation soviétique? D'abord une manifestation qui a bien des chances de rester platonique; ensuite, la combinaison la plus avantageuse actuellement pour l'U. R. S. S. Ce n'est d'ailleurs pas un reproche; aucune nation ne peut agir autrement. Lorsque l'une d'elles présente un plan, elle l'a construit de telle façon qu'il corresponde à ses besoins particuliers et à sa conception de la sécurité. Et l'U. R. S. S. fait comme les autres, capitalistes ou non.

En effet, la suppression des armées permanentes lui laisserait une situation prépondérante. L'autorisation de maintenir des forces de police proportionnelles au chiffre de la population lui donnerait, en troupes entraînées, une supériorité écrasante sur ses voisins, tandis que par derrière se dresseraient toutes les formations civiles camouflées dont les armements secrets auraient été d'autant plus facilement dissimulés qu'il n'existe aucun contrôle de parlement ou d'opinion. Pour elle, une attaque brusquée qui pénétrerait de deux cents kilomètres dans son territoire serait un ennui. Elle serait pour la Roumanie un danger presque imparable, pour la Lettonie un anéantissement. Et le premier coup subi, la Russie trouverait dans l'immensité de son territoire et de ses ressources le moyen de reprendre le dessus d'autant plus facilement qu'elle trouverait des auxiliaires politiques chez ses adversaires, tandis qu'au contraire, du fait même de leur conception du patriotisme, beaucoup de Russes ennemis du régime rentreraient pour servir dans l'armée nationale.

Ceci, quelques communistes le pensent et beaucoup d'émigrés l'affirment. Et l'un d'eux me disait avec une foi évidente : « Je partirais le premier jour, quels que soient les risques. J'ai confiance dans l'avenir de la Russie. A Moscou sont venus des Polonais, des Tartares, des Français même. Toujours ensuite la Russie s'est retrouvée plus grande. Elle a pour elle l'espace et le temps. »

* * *

Quoi qu'il en soit, l'U. R. S. S. est aujourd'hui la nation d'Europe qui a le plus vaste programme d'armement. Elle proclame bien qu'elle ne recherche aucun accroissement territorial et qu'elle souhaite seulement que d'autres nations entrent librement dans son Union. Mais il est si facile d'utiliser des circonstances politiques ou économiques défavorables pour armer et soutenir un groupe d'opposition et profiter d'un moment heureux où il prend localement le pouvoir pour se dire appelé par lui et pour intervenir.

Il ne faut pas oublier que si le dictateur actuel de la Russie semble pour le moment plus préoccupé de la transformation intérieure que de la révolution mondiale, la direction de l'U. R. S. S. et celle de la III^e Internationale se trouvent dans les mêmes mains. « Notre armée rouge, a dit Rykof, est l'avant-garde du Komintern, et lorsque le moment sera venu, sur un signe de lui, elle commencera sa grande marche victorieuse qui fera époque dans l'histoire. »

Et les phrases sur la non-intervention aussi bien que les pactes de non-agression sont, plutôt qu'une renonciation théorique, une sourdine imposée par la tactique et les nécessités de l'heure. « Nous ne céderons à personne un seul pouce de notre terre... » Ce serait parfaitement légitime si une partie de cette terre n'appartenait à certains groupes ethniques qui, libres de disposer d'eux, iraient vers une autonomie réelle... « Nous ne voulons pas un empan de terre étrangère! » Pour le moment, c'est vraisemblable, mais dans cinq ans, dans dix ans...

HENRI MEMBRÉ.

En quelques lignes...

Film historique

Un film tiré de l'histoire de Christine de Suède vient de paraître sur nos écrans. Sans poser à ce sujet le problème du roman historique, qui n'a jamais reçu que des solutions de fortune, au cinéma comme dans la littérature, on peut se demander ce qu'il peut passer de vérité vraie, de faits exacts et de caractères authentiques dans une œuvre d'art.

Rien, sans doute, et même moins que rien si la légende, que doit respecter toute reconstitution visant les suffrages de grand public, est généralement le contrepied de l'histoire. Christine de Suède, qu'incarne l'actrice suédoise Greta Garbo, fut une reine assez énigmatique; mais on peut dire avec tranquillité que le mot de cette énigme n'est pas à coup sûr celui qui nous est livré par le cinéma populaire. Faire de l'impérieuse et sordide cavalière, qui scandalisait par ses allures la Cour de Louis XIV, pourtant peu bégueule, une amoureuse chagrinée ou une espèce de Marie Bashkirtzeff en bonnet de fourrure et culotte de cheval, ce n'est pas seulement une plaisanterie : c'est un affreux anachronisme.

On suppose que c'est la faute d'Ibsen, autre nordique célèbre, dont les héroïnes incomprises et symbolistes ont créé un poncif

de l'âme scandinave. Puis il fallait que le caractère de la reine se prêtât aux épisodes habituels du film américain : on ne voit pas la vraie Christine — laide comme un pou et sale comme un peigne, à en croire les contemporains — filer sur l'écran le parfait amour avec M. John Gilbert, jeune premier américain cent pour cent. Puis encore il fallait expliquer la fameuse abdication par quelque motif romanesque.

Enfin le fait essentiel, qui détermina la Christine cinématique, n'est autre que la personnalité de l'actrice qui devait l'incarner. Greta Garbo n'est pas de ces interprètes qui se modèlent sur un rôle : il lui faut jouer toujours le même personnage, afin que le public soit content.

Le mystère Garbo

Ce personnage n'est même pas le sien et personne ne se soucie, parmi les admirateurs de l'« étoile » incomparable, desav oir ce qu'elle est au juste, dans le privé ou, pour s'exprimer comiquement, dans le civil.

Il n'y a guère de rapport ni de ressemblance, selon toute probabilité, entre la Greta Garbo qui fascine des millions de spectateurs dans le monde entier, et la jeune femme, fort ordinaire et médiocrement douée, qui en joue les rôles. Une analyse faite « à froid » de ce phénomène singulier n'en livrerait que des explications fort peu satisfaisantes, parce qu'il s'agit d'une véritable magie, dont le facteur essentiel n'est autre que cette « action de présence », première qualité des grands acteurs comme des grands orateurs.

Le fait est que certains visages, ainsi que certaines voix et certaines attitudes, *impressionnent*, et qu'il devient presque inutile ensuite, pour les artistes favorisés de ce prestige, de s'en justifier à l'égard du public par des mérites appropriés. La faveur universelle leur est acquise sans réserve, et indépendamment de tout jugement raisonné. Cela s'appelle aussi l'*autorité*, encore que ce mot ait un caractère particulièrement intellectuel. Dans le cas de Greta Garbo, on se doute qu'il faut mettre en cause un caractère fort différent.

« La divine »

Mais l'attrait physique ne rendrait compte que très incomplètement de son incroyable pouvoir. Dans ce regard immobile, dans cette expression tout ensemble aiguë et indéchiffrable, il y a tous les signes d'une présence spirituelle. En bref, on a l'impression d'avoir affaire à une âme — et cette impression est fautive, puisqu'il n'y a pas de volonté créatrice dans le mécanisme photographique.

Ni Greta Garbo, qu'on nous dépeint comme une personne des plus médiocres, ni le metteur en scène qui la dirige, ni l'opérateur n'ont, à beaucoup près, les moyens de créer cette éclatante manifestation de vie intérieure. Tout se passe comme si l'émotion se produisait par hasard. Dans le cas de cette action bizarre, qui vient apporter au sein de la misère psychologique du cinéma je ne sais quel élément de haute spiritualité, il faut donc voir un phénomène naturel, pareil aux couchers de soleil sur la mer ou aux spectacles de la montagne.

Il se fait que le monde, vu sans certains aspects, *exprime* véritablement des sentiments, comme s'il était animé d'une vie inconnue. On sait d'où lui vient cette physionomie qui n'est qu'un émouvant reflet de l'invisible, et c'est dans cet esprit qu'il n'est pas malséant de nommer Greta Garbo « la divine », au sens où les horizons, la nuit et le ciel plein d'astres sont divins.

Manœuvres de nuit

La menace aérienne n'émeut pas seulement Albion dans son île. « Comment Paris sera détruit » ravive, chez les Français, le cuisant

souvenir de la grosse Bertha et des *Tauben* en escadrilles. D'où, ces manœuvres et alertes qui, malheureusement, si l'on s'en rapporte aux experts, établissent la supériorité du parti assaillant sur les batteries terrestres et les appareils de chasse.

En Belgique, malgré les criailleries du *Peuple*, qui pratiquerait volontiers la politique de Gribouille, les unités du D. T. C. A. collaborent avec les pilotes de nos centres d'aviation pour la protection des civils et la féerie des nuits de septembre. Dès que les premières étoiles ont fait leur signal clignotant, sur la sapinière, de longs faisceaux fouillent le ciel. Ils se cherchent, se joignent, se croisent à angle droit. Comme qui dirait des ailes fantastiques d'un moulin à vent dans le champ sidéral. Cependant un moteur à vrombi. Lourde abeille qu'aveugle ce chassé-croisé de clartés, l'avion de bombardement chante sa menace invisible. Il sera bientôt repéré. Les projecteurs, crûment, ont découpé sur le velours de la nuit un lambeau d'or. Pris au carrefour insidieux de quatre routes d'artifice, l'avion n'est plus qu'une étoile plus brillante, cible de choix pour les artilleurs alertés. Derrière un bouquet de chênes-verts, la batterie a craché quatre fois sa mitraille.

— Touché! dit le capitaine, en retirant son brûle-gueule.

Et l'on songe au destin de ces bombardiers qui, au retour d'une croisière de meurtre, trouveraient, entre quatre fusées de rayons clairs, dans une apothéose nocturne, la mort de l'aigle...

Wahrheit und Dichtung

Vérité et poésie : ainsi baptisait Goethe ses souvenirs. Il est nécessaire que le halo prestigieux de la légende ou du mystère « sublime » la réalité. Les scaphandriers du Loch Ness ont fait méchante besogne, qui ont découvert l'armature fangeuse d'un zepelin.

En attendant, et par une sorte de compensation dont il faut admirer l'ordonnance opportune, des terrassiers ont mis au jour, à Roncevaux, une douzaine de squelettes rangés côte à côte. Squelettes de géants, dit la rumeur publique : le souvenir de Roland et des preux n'a pas fini d'enfiévrer l'imagination des montagnards. Et pour qu'il soit permis aux érudits de multiplier, à propos de cette découverte, leurs hypothèses et leurs querelles, on croit à l'exhumation d'un treizième squelette.

Les « rolandistes » accourent sur les lieux, de toutes les bibliothèques de France et de Navarre. On nous cèle encore l'avis de M. Bédier.

Pour notre part, nous déplorerions volontiers cette confirmation de l'épopée par la bêche. Qu'un combat d'arrière-garde ait vu périr, sous une avalanche de pierres, le comte Roland et quelques-uns de ses soldats, les historiens nous l'ont assez redit, sur tous les tons! Il nous restait le poème, ces laisses pathétiques où le sage Olivier adjure le preux Roland, où le paladin moribond fait ses adieux à Durandal la rude et claire, où saint Michel, descendu de sa nuée d'archange, vient recevoir l'offrande du gant et l'âme du martyr. Qu'un anthropologiste mesure des crânes, rassemble des fémurs, fasse le compte des vertèbres faussées, le jeu ne vaut pas un seul vers assonancé de cette geste que Türold « déclina ».

La Chanson de Roland

Hitler confessait récemment que les Allemands doivent leur sens du compagnonnage (« *Ich hatte einen Kamerad...* ») à la lecture des *Nibelungen*. Pourtant, peu de poèmes ont mieux chanté les joies fortes et les devoirs de l'amitié sur le champ de bataille que la reine de l'épopée française.

D'autres chansons de geste se recommandent par des qualités plus aimables. Le *Pèlerinage de Charlemagne*, par exemple, a des traits d'humour proprement merveilleux. Mais le *Roland* doit à son classicisme — sentiments généraux, sobriété dans l'expression — cette primauté que nul ne songe à mettre en doute.

Sur les origines mêmes de la Chanson les hypothèses n'ont pas cessé de fleurir. On connaît la théorie de Bédier concernant les routes de pèlerinage. Il semble acquis que les moines ont profité, pour achalandier tel sanctuaire, de la présence d'une tombe et de la collaboration d'un poète. Mais il resterait à démontrer que l'épopée n'a rien d'un genre populaire. Au sentiment de quelques-uns, la forme même (lyrico-épique) du récit, les répétitions, le refrain sont comme autant de témoins de cette littérature primitive dont se seraient inspirés des remanieurs professionnels.

La question demeure entière. Et le centenaire de la découverte du manuscrit d'Oxford (qui coïncide avec la trouvaille des ossements à Roncevaux) donnera peut-être lieu à de nouvelles escarmouches entre « populistes » et « savants ».

Apologie de l'étourderie

On commence à retrouver, dans certains journaux et revues, les formules jadis quotidiennes sur le caractère des Belges, « farouchement attachés à la liberté », et couverts de gloire pour avoir inlassablement, depuis deux mille ans, « lutté contre les oppresseurs ». Ces poncifs, marqués au coin de l'esprit jacobin le plus pur, ont inspiré toute notre éloquence politique au XIX^e siècle et font aussi les frais, malheureusement, des manuels d'histoire qu'on emploie dans les écoles.

La critique moderne avait quelque peu atténué les manifestations de cette mentalité ridicule, à base d'erreurs de faits et de fausses interprétations. Depuis quelque temps on lisait moins souvent dans les feuilles publiques, on retrouvait plus rarement dans les harangues officielles la thèse d'une Belgique perpétuellement soulevée, et honorée dans le monde entier pour ses héroïques séditions. Faut-il croire que nous allons assister à un retour de cette imagerie d'Épinal?

Remarquez que toutes les statues qui ornent nos places publiques sont celles de distingués émeutiers : Artevelde, Egmont et Hornes, Anneessens, de Coninck et Breydel, etc. Par contre, on chercherait vainement chez nous un monument élevé à Philippe le Bon, à Bergeyck, à Charles de Lorraine, qui furent de grands bienfaiteurs de notre pays. De même, on exalte dans les cours d'histoire les révoltes de Liège, de Gand et de Dinant, sans examiner dans un esprit national les causes de ces émeutes généralement absurdes et injustes, et presque toujours fomentées contre les princes légitimes qui voulaient réformer l'État dans un sens moderne et avancé.

La plupart des révolutions locales en Belgique furent l'œuvre de l'aveuglement et de l'esprit rétrograde. Et les Six cents Franchimontois, par exemple, encore que morts héroïquement, furent des énergumènes et des hurluberlus. Cela étonnera bien des gens, et pourtant c'est ainsi. Quant à Anneessens, dont on nous rebat les oreilles et qu'on nous monte en bronze sur toutes les places, ce n'était pas autre chose qu'un vieil et dangereux entêté.

C'est comme si l'on élevait une statue à M. Jacquemotte, ou au socialiste Nicolle, maire de Genève, qui fut récemment la cause d'un beau petit massacre dans sa ville natale. Tout l'enseignement et la compréhension de l'Histoire sont à refondre chez nous.

Records

Les membres d'une confession évangélique ont lu la Bible, par équipiers se relayant à l'américaine, en tant d'heures, tant de

minutes, tant de secondes et 3/5 : voilà établi un nouveau record du monde ! Car nous en sommes là. Et nous verrons sans doute un *pater castigator* se targuer d'avoir distribué à son polisson de Tuteur, en une semaine de vacances, plus de taloches que son voisin, père d'une tribu de douze fils.

La notion même de record est, pour le philosophe, sujet de méditation. Où s'arrêtent les « possibilités » humaines ? Car enfin, s'il est impossible de lire la Bible en l'espace d'un matin, rien n'empêche une autre équipe de champions à la langue mieux déliée, à la glotte plus élastique, de gagner sur les « recordmen » actuels quelques secondes, voire un bon quart d'heure. Dans le domaine de l'athlétisme, les progrès sont à ce point stupéfiants qu'on en vient à se demander si la mécanique humaine connaîtra jamais ses limites. Il fut un temps où le jet du poids à 15 mètres paraissait une performance monstrueuse. Or un géant américain (il pèse 240 livres) envoie la masse de fer à quelque 18 mètres ! Un autre étudiant — car tous ces athlètes se préparent à leurs exploits dans les universités — saute 2^m07 en hauteur. Mais les voyageurs nous rapportent que les noirs de l'Afrique centrale mettent la barre à 2^m20 !

Ainsi la lutte pour le record est excitatrice d'énergies. Mais qu'on se garde des excès. Et n'allons pas imiter cette concurrente qui, lors d'une compétition pour le meilleur conte, faisait valoir auprès du Comité de Lecture qu'elle avait l'habitude d'écrire avec ses pieds !

Relâche

La plupart des théâtres de Paris n'ont pas affiché autre chose pendant cette saison d'été qui restera le cauchemar des directeurs. Mis à part les « subventionnés » qui drainent allégrement les deniers de l'État, exception faite pour quelques « succès » populaires et faciles (comme l'*Auberge du Cheval blanc*), le théâtre se meurt, le théâtre est mort...

Toutes sortes de causes ont concouru à cette décadence rapide et qui paraît irrémédiable : la crise économique, les exigences des vedettes, la multiplication des scènes, la concurrence du cinéma. Mais les auteurs dramatiques auraient tort de battre leur coulpe sur la poitrine d'autrui. Si le public a déserté les salles de spectacle, c'est qu'il n'y trouvait plus ce qu'il est en droit de chercher. De même qu'un bon livre rencontrera toujours des lecteurs, une pièce bien faite forcera, bon gré mal gré, l'audience du parterre. La vérité est que nous n'avons plus que des « faiseurs » : un Bourdet, un Louis Verneuil. Les « scénaristes », comme ils disent, écrivent pour le studio, pour le film que l'on découpe comme une mortadelle d'Italie. Étonnez-vous, après cela, que le « cochon de payant » hésite à passer son habit, à régler le chauffeur de taxi, le distributeur de programmes, la dame du vestiaire, l'ouvreuse à coques roses, pour venir bâiller aux laborieuses combinaisons d'une exposition en dix-huit minutes !

Le théâtre ne peut pas mourir, parce qu'il constitue, depuis que le monde est monde, le spectacle d'art le plus achevé, une source inégalable d'émotions. L'écran est à la scène ce que le reflet est à la lumière, ce que la caricature est au portrait, l'illusion à la joie... Mais j'ai vu, cette année, deux douzaines de films, et je n'ai pas souvenir d'avoir entendu frapper les trois coups.

Le moulin

Il étend ses ailes, en croix, pour bénir le paysage. Le meunier apparaît au-dessus de l'escalier de bois, hume le vent et descend pour réduire les toiles. Des enfants jouent à courir entre les sacs et le soleil est haut, là-bas, sur la ligne des peupliers. On pense à tous les moulins du monde. Aux moulins qui chantent la chanson

fantaisiste du vent, ignorant la basse monotone du moteur, la routine du progrès. Aux moulins qui découpent sur la plaine de Zélande, entre les canaux droits, des dessins nets. Aux moulins pour enfants sages de Norvège. Aux moulins qui font encore de la farine et à ceux qui ne broient plus, dans le silence, que des souvenirs. Mais voici que passe Roumanille. La chèvre de ce bon M. Seguin tire sur son pieu. Toute la Provence rit dans la lumière. Et les poètes, les journalistes, Tartarin et Marius même de se disputer pour savoir dans quel moulin et sur quelle meule Alphonse Daudet écrivit les *Lettres* fameuses et charmantes.

Ils sont quatre

Ils sont quatre, paraît-il, les moulins qui se disputent le fantôme du plus exquis des écrivains. Et que nous importe après tout leur nombre, puisqu'un seul nous a valu les histoires les plus ensoleillées du monde! Par cette après-midi encore chaude de l'été qui finit, les persiennes sont closes. On entre dans la chambre et l'on croit sentir encore l'odeur des cerises à l'eau-de-vie que Mamette conservait pour Maurice : « N'est-ce pas que c'est un brave enfant, monsieur? » — « Ah! oui, c'est un brave enfant! » répète le vieux.

Et nous sommes allés, l'autre soir, chez le curé du village, moins gourmand sans doute que le curé de Cucugnan, mais qui doit avoir des distractions, au dernier *oremus*, à cause de l'omelette au lard que sa servante prépare comme pas une. Il nous a offert un de ces élixirs!... Et d'un verre à l'autre... Ma foi, nous commençons à comprendre le péché du R. P. Gaucher, sinon de l'absoudre.

Entre les buis du jardin, les dahlias étalaient leurs couleurs insolentes. Les étoiles promettaient un lendemain encore beau. Qui donc ose me parler de rentrée, de magisters, de politique, de travail et de corde au cou? Nous en revenons au moulin. Ah! qu'il est bon — n'est-il pas vrai, Blanchette? — de se rouler dans les herbes folles et d'être libre! Que l'enclos, là-bas, dans la vallée est ridiculement petit!

Quoi! vous sonnez de la trompe et vous essayez des sermons?... Et s'il me plaît à moi, monsieur le Professeur, d'être du parti des chèvres contre le loup?...

Royalisme

Nul d'entre ceux qui parlent dans les tramways et sur les bancs des squares du prochain mariage de la princesse Marina de Grèce et du prince Georges d'Angleterre n'a vu, autrement qu'en effigie, les fiancés princiers. Néanmoins, tous s'intéressent avec sympathie à cette idylle qu'encadre un paysage romantique de la Yougoslavie.

« Le roi n'est pas mon cousin! » répète volontiers l'habitué du *Café du Commerce*, attablé en face d'une démocratique soupe aux choux. Il n'empêche qu'il est plus royaliste que le roi lui-même et qu'il connaît sur le bout des doigts les tenants et les aboutissants de la dynastie.

Quant aux présidents de république, ils ne l'impressionnent guère. « Ça ne sort même pas en carrosse! » me disait un jour une brave femme de la Halle aux Fleurs.

Les démagogues auront beau proclamé que les rois sont menacés par le chômage et que la royauté ne correspond plus à l'esprit moderne : le bon sens populaire affirme, par son instinctif loyalisme, la vérité et la force d'une tradition,

« Maria Chapdelaine »

A l'heure où l'on célèbre le quatrième centenaire de la découverte du Canada par le Breton Jacques Cartier, une compagnie cinématographique s'embarque pour aller tourner « les extérieurs »

de *Maria Chapdelaine*. Il paraît que les Canadiens sont assez fâchés de la réputation qui leur est faite à travers ce roman idyllique et forestier. Ce ne serait pas la première fois qu'un peuple se méprendrait sur ses propres qualités. Quelle que soit, en 1934, la situation du Canada vis-à-vis des Etats-Unis d'Amérique, il reste que l'histoire des Canadiens français, sous la domination anglaise, est une leçon de courage terrien et de fidélité à la tradition. A cet égard, le chef-d'œuvre de Louis Hémon marque très heureusement le point. Sa sérénité même lui donne quelque chose d'achevé et de classique, au sens le plus noble du mot. Il est possible que les businessmen de Montréal ne se reconnaissent plus dans ces héros taciturnes de la ferme au bord de la forêt. Nous ne savons pas encore ce que le Canada a gagné à ce reniement, mais nous savons fort bien ce que le pittoresque littéraire y a perdu.

Il faut souhaiter que Madeleine Renaud, la vedette au visage simple et touchant de la *Maternelle*, prête à Maria Chapdelaine ce caractère pathétique et grave de l'héroïne du roman.

Septembre

Alphonse Daudet a dit les émotions d'un perdreau rouge, le jour de l'ouverture. Si j'étais naturaliste, je conteraï volontiers les affres du coq de bruyère, les tremblements du râle des genêts. Mais je craindrais d'être moqué par ceux qui savent, bien mieux que moi, à quel gibier de plume et de dunes arides il faut attribuer la livrée bleu et or, la gorge de rubis, le vol en flèche, le cri d'effroi devant le chien qui quête.

Septembre est le mois des mangeurs d'huîtres, des chanterelles au bois, des valises que l'on ferme, des mûres sur la haie et de la première rouille sur les derniers feuillages. Mais le coq de bruyère me révélerait bien d'autres secrets encore, si j'entendais son latin campinois.

Le soleil s'est levé tard. Des bancs de nuages orangés jouent à s'éclairer par dessous. Mais la pomme de pin s'ouvre par toutes ses écailles. Malgré le vent d'ouest et les augures de l'Observatoire, c'est signe qu'il fera beau temps. Hier soir, d'ailleurs, les quadrilles de moucheron dansaient entre les quinconces résineux.

J'ai descendu dans mon jardin. Le sablon qui a soif laisse pousser des roses blanches. L'herbe du pré, drue et rousse, abrite le grillon et ce paillon bleu qui entraînerait au bout du champ d'asperges le Tityl de Maeterlinck. Et parce qu'il faut bien se rendre à l'évidence, je compte plus de toiles d'araignée que de fils de la Vierge.

De l'autre côté du sentier, il y a la sapinière; et, par delà la sapinière, le moulin. Un vrai moulin à vent qui moule le maigre blé des paysans d'ici. Ses ailes, entoilées de brun, sont comme des carrelages. Un revêtement d'écorce le protège des intempéries. Sur sa motte pelée, vétuste et grinçant, il n'a rien de ces moulins de Zélande si propres, si coquets, aux carreaux des faïences de Delft. Mais le geste de ses grands bras, s'il n'a garde d'induire en tentation d'héroïsme Don Quichotte, fait un signe amical au promeneur égaré. Tous ces chemins de sable bordés de bruyère et de sapins toujours pareils risqueraient de vous conduire n'importe où, si les ailes du moulin, dans un ciel pommelé, n'étaient comme un repère à la fois fol et sûr.

Per amica silentia... La paix du silence est une vertu. Saint Bernard avait raison, qui conseillait à ses religieux de chercher la vérité dans les arbres plutôt que dans les livres (« *Melius invenies in silvis quam in libris.* ») Vacances devraient signifier l'éloigne-

ment de tout bruit. C'est alors, dans une averse de lumière, que l'oreille s'ouvre au bourdonnement des insectes, à ce grésillement des résines en larmes, au dialogue du moineau-de-la-corniche et de la mésange-au-buissonnet. Il y a encore la chanson de la brouette.

Avez-vous suivi, par le chemin de terre, entre les carrés de céleris et les plants de fèves, une brouette qui revient des champs? A chaque tour de roue, l'essieu grince et raconte. Et tandis que le tâcheron guide, aux brancards, sa charge odorante, il n'est pas sorcier d'imaginer, entre la roue qui tourne et le sentier qui poudroie, des colloques pleins d'humour et de philosophie. J'ai souvenir d'avoir entendu, près du moulin, une de ces chansons à deux voix qui évoquent Virgile et ses bergers bavards. Quel poète bucolique transcrit, en vers alternés, ce dialogue vespéral?

Les parfums et les sons se répondent. Voici, au creux des ronces, l'arome subtil des « mûres »... mûres. Car, pour embaumer le palais, qu'elles soient noires plus qu'à point!

— Mais si j'ai peur des araignées?...

Dix, vingt, trente araignées ont tendu, dès patron-minet, leurs toiles en étoiles. D'une mûre à l'autre. Ce qui fait un piège de plus. Alléchées et gourmandes, les mouches serviront à engraisser cette velue et ventruie qui porte, sur le dos, une croix blanche.

La semaine prochaine, les enfants du village iront aux confitures, comme nous allions aux noisettes. D'une oreille au menton barbouillés de jus violet, ils auront, sous leurs cheveux d'un blond de lin, tous les stigmates de la maraude. Et leurs jambes, griffées par la ronce, porteront témoignage des bousculades dans le fossé, sous la haie où ils dérangent les araignées et le vol des guêpes.

Un sentier tapissé d'aiguilles rousses conduit au cœur de la bruyère ardente. Cela sent la gomme et le bois brûlé, les épices et le soleil.

Pourquoi faut-il qu'à l'odeur terrienne de cette lande campinoise se mêle et se superpose un relent venu de la mer?... Venu du port plutôt que du large, de ces quais où des matelots norvégiens, hâlés et blonds, débarquent la cargaison de sapins équarris. Et voilà comment, par la vertu d'une évocation au soleil, l'âme de Baudelaire hante la forêt encensée!

Parfois, un coup de fusil claque sec. Le braconnier fait quinaud le garde champêtre. Comme il est l'ami du charron, son partenaire au *vogelpik*, il n'a pas eu de mal à faire remettre à neuf ce vieux Lefauchaux qu'il remisait entre deux sacs de seigle. Maître capucin n'a qu'à bien se tenir. Les compagnies de perdreaux sont repérées, dans les guérets; les faisans, à la lisière du bois. Et il n'est pas difficile de dissimuler, sous une charge de bois mort, le fusil de contrebande et le sac rempli de lapins saignants.

Septembre, mois des mélancolies! Cette année, la chute des feuilles est en avance sur le calendrier. Millevoye viendrait trop tard dans une forêt déjà dépouillée. La sécheresse a fait tout le mal. Tant pis pour les poitrinaires! Mais nous sommes conviés au plus prestigieux des décors sous un ciel qui garde encore quelque chose de son azur. Ainsi, l'automne prématuré rassemble en un seul mois ses richesses, toutes ses séductions.

Il faut goûter septembre aux champs. Malheureusement, les vacances touchent à leur fin. Un décret administratif met aux écoliers sac au dos. A quelques privilégiés, les loisirs des matins voilés de brume, des midis tamisés, des soirs frisquets et rougeoyants! Les autres, assis sur la moleskine du restaurant à la mode, ils confrontent, au gré de la carte que leur tend un maître d'hôtel, le râble de lièvre à la Royale et le perdreau à la Dauphinoise. Pour eux aussi, septembre est le mois des chanterelles. Mais quel triste destin de récolter les champignons sur une assiette, alors que la clairière est pleine de parfums et d'oiseaux en amour!

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Coup d'œil

sur les

problèmes théoriques

de la

science contemporaine

Le tome II et dernier de l'*Encyclopédie des Sciences mathématiques et physico-chimiques* éditée par les soins de la librairie Larousse (1) est paru; les derniers fascicules ont vu le jour en mai. Nous avons, une fois déjà, entretenu les lecteurs de la *Revue catholique* de cette imposante publication; nous avons alors souligné les mérites de la première moitié de l'œuvre ainsi que sa haute tenue scientifique.

Empressons-nous, dès l'abord, de déclarer que la réussite du tome II n'est pas moindre. Même sûreté d'informations dans l'exposé des divers chapitres, même luxe de présentation, même abondance de notices explicatives et d'illustrations suggestives. Toutes les ressources de la typographie moderne semblent avoir été rationnellement utilisées pour offrir au lecteur un maximum de « confort intellectuel » dans l'exploration de ce domaine immense, aux frontières toujours mouvantes, toujours plus étendues qu'est le champ de la recherche scientifique. Rien de sec, rien de revêche dans cette excursion pleine de périls, n'était la présence de guides sûrs; au contraire, le plus grand souci d'exposition logique des merveilles rencontrées, rendues vivantes et proches par une illustration admirable.

Dans notre article rappelé plus haut, nous avions, volontairement, limité notre analyse du tome I à celle d'un seul chapitre, celui relatif aux sciences dans l'antiquité. Ici encore, plutôt que de rendre compte de manière nécessairement trop sommaire d'une matière très vaste, nous préférons circonscrire étroitement notre analyse. C'est donc systématiquement que nous signalons seulement la première partie du tome II — la troisième de l'ouvrage complet — consacrée aux découvertes et inventions contemporaines, préférant nous attarder à l'étude des problèmes théoriques actuels. Pour peu que l'on veuille se référer à notre premier article, on ne manquera pas d'être frappé par la complexité effarante de ces derniers comparés aux préoccupations scientifiques des premiers peuples.

* * *

De part et d'autre, aux plus lointaines époques de la science comme aux plus récentes, un caractère commun domine, la pré-excellence des mathématiques; caractère commun qui va cependant se différencier de plus en plus avec l'évolution de la pensée scientifique. La mathématique, qui porte en son sein les richesses accumulées de son incomparable splendeur, va déborder de son cadre primitif trop étroit et conquérir l'immense domaine des sciences physico-chimiques pour y régner en maîtresse incontestée. C'est là, en effet, l'une des caractéristiques fondamentales de la science actuelle centrée, on l'a répété à l'envi, sur l'infiniment grand et l'infiniment petit. Deux infinis entre lesquels l'homme occupe une position moyenne.

Ne craignons pas de nous répéter et disons, une fois de plus, que les dix premières années de notre siècle ont vu naître deux

(1) *La Science, ses progrès, ses applications*, deux volumes in-4° (32×25) publiés sous la direction de MM. G. URBAIN et M. BOLL.

théories profondément neuves, révolutionnaires même. Non point qu'elles aient infirmé totalement l'effort scientifique des époques révolues. Elles ont plutôt forcé les savants à reviser foncièrement, sans les rejeter comme on le ferait d'un instrument désuet dont on ne peut plus rien attendre, à reviser, dis-je, les théories scientifiques alors admises. D'un instrument qui s'avérait émoussé, elles ont fait un objet plus fin pour la prospection d'un monde terriblement complexe. Ces deux théories furent, l'une, celle des *quanta*, proposée par l'Allemand Max Planck, l'autre, celle de la relativité, due à Albert Einstein. Noms illustres, personnalités d'une exceptionnelle puissance dont l'avenir retiendra pour toujours le souvenir. Les premières théories nous ont introduit au cœur de l'atome et la nouvelle théorie des quanta, comme dit Eddington, la mécanique quantique, suivant une autre locution équivalente, commence à peine à nous faire soupçonner tout le mystère de l'existence atomique. Quant aux théories relativistes, mieux connues sous le nom de théories d'Einstein, elles nous ont ouvert le domaine de l'infiniment grand, jetant dès à présent quelques pâles lueurs sur la structure de l'univers physique.

Pour qui suit de près l'évolution des théories scientifiques, il peut paraître téméraire de faire pénétrer le lecteur profane au sein de ces questions ardues. Les conclusions des théories relativistes se laissent difficilement traduire en langage vulgaire et l'hermétisme des théories quantiques n'est pas moindre. Je l'ai dit plus haut, les mathématiques y règnent tyranniquement et le formalisme ou le symbolisme qui barde les constructions théoriques, ébauchées parfois à grand'peine, fait de ces dernières des domaines de pénétration très malaisés. Quelle *réalité* se cache derrière ces symboles, « tenseurs » ou « opérateurs » ? Voilà ce que seule une science avertie peut définir. Et encore ! Depuis que l'envahissement des mathématiques s'est fait triomphal, la « va-et-vient entre l'expérience et la théorie » est devenu plus difficile et certains se prennent parfois à redouter pour l'avenir de la démarche même de la pensée scientifique. Est-ce à dire que le savant s'écarte de la réalité ? Cela serait assurément désastreux car, enfin, le fait expérimental reste, en dernière analyse, à la fois le but et la vérification des essais théoriques. Une hypothèse même appuyée sur les plus hautes spéculations mathématiques pourrait bien n'être qu'une sorte d'acrobatie intellectuelle de haut style, un jeu d'esprit presque oiseux si les confirmations expérimentales ne venaient régulièrement appuyer sa marche en avant. Aussi bien faut-il croire qu'en dernière fin la physique est essentiellement réaliste et non formaliste. Certains, parmi les plus grands esprits, paraissent bien s'accommoder aisément de l'état de choses actuel. Un Jeans, par exemple, constatera que l'univers mécaniste, que l'on voulait trouver dans les choses il y a quelques décades, s'est mué en univers mathématique ou en univers purement formel, ou encore que l'immense machine que devait constituer le monde s'est réduite à une sorte de vaste traité d'analyse. Et cependant le même Jeans accordera — et avec quelle raison — qu'une équation, une forme mathématique est impuissante à contenir un fait dans sa totalité. Attitude réaliste qui sauve tout mais fort imprécise.

Et cependant, il importe que l'on sache que les brillantes mais abstruses théories physiques actuellement en faveur ne sont pas que des jeux d'esprit, que les plus actuelles de leurs parties ont reçu déjà consécration de l'expérience ou de l'observation. L'univers de Lemaitre, l'atome de de Broglie sont, dès à présent, plus que de simples aventures de l'intelligence. A mesure que l'univers sidéral se livre en profondeur, la probabilité de son expansion réelle s'accroît; de même que la finesse toujours croissante de l'expérience a confirmé la structure ondulatoire de la matière. Lemaitre et de Broglie — et avec eux nous touchons aux confins mêmes de la recherche scientifique actuelle — ont tous deux

tranché un dilemme devant lequel se débattait la science de leur temps. Leurs positions — *mutatis mutandis* — sont trop semblables pour ne pas être rapprochées.

Dès 1905, Einstein édifie la théorie de la relativité restreinte; douze ans plus tard, il crée un corps de doctrine appelé théorie de la relativité généralisée; enfin, vers 1929, il propose sa théorie du champ unitaire. Chacune des théories généralise celle(s) qui précède(nt), suivant la marche éternelle de la science qui procède par approximations successives. A peine née, la théorie de la relativité généralisée projette des vues hardies sur l'architecture de l'ensemble de l'univers sidéral. De manière plus précise, les équations relativistes de la gravitation indiquent deux formes d'univers possibles et deux seules. Einstein en donne une première solution : selon lui, l'univers est fini, il contient autant de matière qu'il en peut contenir et les nébuleuses qui le constituent sont animées des mouvements les plus variés : l'univers — et *si parva licet* — ressemble à un gaz ultra-dense dont les particules constitutives s'agitent dans un chassé-croisé invraisemblable. Bientôt après, l'astronome hollandais W. de Sitter, propose la deuxième solution compatible avec les équations de la théorie. L'univers de de Sitter est, lui, d'une densité infiniment petite et les nébuleuses y sont animées de mouvements systématiques : elles se fuient toutes. Le monde, cette fois, ressemble à un gaz ultrararéfié dont les particules n'obéiraient qu'à une loi de répulsion réciproque. Opposition nette que l'observation va trancher. Que dit l'observation ? Deux choses surprenantes : d'abord que l'univers n'est pas vide, qu'il est, au contraire, très dense; ensuite que les nébuleuses se fuient systématiquement. Einstein et de Sitter ont tous deux raison ou plutôt ni l'un ni l'autre n'a raison. Telle est la situation inextricable lorsque paraît l'abbé Lemaitre. Il propose une solution simple, une solution à la Colomb ! Selon lui, Einstein et de Sitter n'ont eu qu'un tort : celui de supposer l'univers en équilibre, l'univers statique. Or l'univers est nécessairement instable, sa grandeur varie. Que l'on introduise cette dernière notion dans les équations relativistes et les choses s'arrangent d'elles-mêmes. L'univers primitivement conforme aux vues d'Einstein est actuellement en expansion et tend vers un univers de de Sitter.

Même opposition préalable et même solution moyenne chez Louis de Broglie. D'un côté, l'hypothèse corpusculaire de la lumière, puissamment codifiée par Newton, jouissant pendant un long siècle de l'autorité incontestée de ce grand nom, éclipsée pendant le XIX^e siècle, au profit d'une théorie opposée et revenant brusquement en faveur au XX^e siècle à la suite d'expériences nouvelles. De l'autre, la théorie ondulatoire, assise sur des bases mathématiques déjà sérieuses par Huyghens, éclipsée aussitôt au profit des idées newtoniennes, toute-puissante à la suite des travaux de Fresnel et Maxwell, subissant une nouvelle éclipse après le dur assaut des quanta. Bref, deux hypothèses qui se heurtent, violemment contradictoires, toutes deux éminemment explicatives pour certains groupes de phénomènes, isolément insuffisantes. De Broglie les soude en une théorie dont le brillant destin se manifeste aussitôt. Selon lui, la lumière est à la fois onde et corpuscule. Bien plus, la même contradiction apparente s'étend à la matière, vues géniales que l'expérience confirme bientôt (1).

* * *

(1) Est-il nécessaire d'ajouter qu'il serait absurde de croire que la science est maintenant quasi achevée, que les vues générales sont définitives et que seuls quelques points de détail restent à élucider. Mieux que personne, les savants connaissent la fragilité de leurs essais théoriques, mais ils n'imputent pas à ce mot de « fragilité » le sens péjoratif qu'on lui donne volontiers et sans raison. Un prochain article traitera de la nature de l'hypothèse scientifique.

La rédaction du chapitre de l'ouvrage consacré à la relativité a été confiée à M. André Metz, bien connu par ses pénétrantes études sur la causalisme de Meyerson et sur les théories relativistes. Le plan du chapitre est très simple : il contient la description des trois étapes successivement parcourues par Einstein avec, en appendice, l'ensemble des vérifications expérimentales d'autant plus rares que la théorie devient plus générale. Rares, parce que difficiles à provoquer, l'approximation à atteindre étant toujours plus subtile. Faut-il dire que tout le talent, toute la maîtrise de M. A. Metz n'enlève pas à cette sorte de vulgarisation sa difficulté congénitale? Personnellement et à maintes reprises, nous avons, à la lecture, éprouvé combien seule une réflexion soutenue permet de suivre l'exposé logique des idées. Ceux qui préfèrent avec raison une science cent pour cent à une pseudo-science ne pourront qu'en féliciter M. Metz.

M. Marcel Boll, lui aussi, n'a rien négligé pour faciliter au lecteur l'accès des théories corpusculaires. L'atome, cet édifice fort complexe, n'est pas ce qu'un vain peuple en pense et le système solaire des vulgarisateurs en mal d'information est largement dépassé. Les lois qui régissent le mouvement des électrons autour du proton ne sont que de très loin assimilables à celles de Képler. De si loin que l'on peut de bonne foi se demander si l'image uniformément admise pour comprendre la structure atomique a une autre valeur que celle de la commodité. Sait-on qu'un atome dont les électrons-satellites obéiraient aux seules lois de la gravitation serait tout à fait instable et que le seul fait d'entendre l'atome à la manière d'un système planétaire équivaut à le tuer infailliblement? Au reste, les savants n'en sont plus aux essais destinés à assurer la stabilité de ce modèle d'atome. Niels Bohr, Max Born, A. Sommerfeld, Louis de Broglie... ont largement contribué à désembourber la physique.

Ce qui frappe à la lecture des trois longs chapitres consacrés aux théories corpusculaires, c'est, comme plus haut, le souci de l'exposé logique des idées; c'est encore l'appel constant aux tableaux récapitulatifs (1), ces tableaux vraiment impressionnants où l'on voit les méthodes les plus diverses confirmer splendidement les plus délicates évaluations des physiciens touchant le recensement des molécules, la valeur de la fameuse constante h de Planck... Autant de témoignages irréfutables et convergents en faveur de l'atomisme, non plus du vieil atomisme si flou d'un Démocrite ou d'un Lucrèce, mais d'un atomisme qui assoit sur le nombre sa vivante réalité.

Enfin, et c'est justice, à côté des chapitres précités on a réservé une place à l'exposé d'une théorie qui est en train d'envahir toute la physique, je veux dire le calcul des probabilités. Et je pense aux étapes parcourues depuis les conceptions déjà anciennes de la mécanique statistique qui expliquèrent si commodément les équilibres gazeux jusqu'à cette querelle profonde, cet antagonisme irréductible du déterminisme et du probabilisme qui se déroule sous nos yeux pour la possession du domaine de l'infiniment petit. J'avais cru consacrer au chapitre écrit par M. L.-G. Du Pasquier une analyse détaillée. Le manque de place m'en empêche, mais je compte bien y revenir quelque jour prochain. Car en ce domaine, trop de fantaisie a souvent cours légal auprès du lecteur. On cite sans discernement la théorie et non la loi des moindres carrés à côté de la loi des grands nombres, comme s'il s'agissait de deux propositions également importantes du calcul des chances. Donner des lois au hasard, suprême présomption, suprême fumisterie, penseront certains. Comment donc le hasard, c'est-à-dire, par définition, l'absence de loi, ou mieux, la mesure de notre ignorance peut-il se laisser discipliner docilement entre les mains de quelques mathématiciens habiles? Par bonheur pour ces derniers, c'est le

(1) La page d'illustration consacrée aux quatorze modes d'électrisation est à citer pour sa clarté et sa puissance synthétique.

traité de la roulette et non les premiers principes du calcul des probabilités que Pascal mit au point pour se distraire de rages de dents! Depuis, on a fait quelques progrès, et la marge est grande entre la réponse de Pascal aux questions du chevalier de Méré et les théories de la corrélation et les ondes de probabilité des théories quantiques!

* * *

La conclusion de l'ouvrage est tirée par M. M. Boll. Avouerais-je que je me sens peu enclin à adopter l'ensemble de ses jugements? Là où il s'agit, non pas de conclusions acquises par l'expérience, mais d'appréciations de faits ou de vues anticipatives sur l'avenir, la controverse a ses droits.

Je m'explique. Cette appréciation n'est pas qu'une simple vue jetée sur l'ensemble des théories actuelles, elle vise souvent à être une philosophie. Et ici, je le répète, le rationalisme de M. Boll ou même le panmathématisme de M. Brunschwig ne sauraient suffire. Je n'ai pas la prétention de tenter un essai personnel de synthèse philosophique de nos connaissances mais je me refuse à voir dans le courant philosophique qui précéda notre époque un jeu désuet de l'esprit.

Dans un ordre d'idées distinct, on a fait aux catholiques le reproche d'avoir eu peur de la science et d'avoir, par ignorance, cru incompatibles le dogme et certaines hypothèses scientifiques. C'est vrai. De même, c'est par la faute des philosophes que des savants ont fait eux-mêmes leur philosophie. Assurément, les philosophes n'ont pas eu peur de la science; ils ont seulement négligé de l'apprendre. Comment s'étonner après cela que les savants aient réagi! Tout est puissant, nécessaire même, le souci de philosopher. Mais dire que tout soit parfait dans ces essais philosophiques tentés par les savants actuels, je n'y crois pas, ne serait-ce que par la confusion que crée l'emploi ambigu de certains mots — celui de *causalité*, par exemple, — mots acceptés dans des sens très différents par les physiciens — philosophes et les philosophes purs. Je pense, en outre, que s'il existe d'excellents esprits pour soutenir l'idée d'une philosophie à faire par les physiciens — notons que M. Boll exprime rarement des idées personnelles mais se couvre derrière une somme importante de citations — il n'en manque pas d'aussi bons pour défendre les idées adverses. L'argument d'autorité convainc mal. On me répondra que les témoignages invoqués sont ceux de savants éminents, ayant profondément réfléchi aux idées scientifiques d'aujourd'hui. Fort bien, mais je ne sache point que les philosophes aient renoncé à leur tâche et qui sait si l'âge scientifique que nous vivons ne sera pas suivi d'un âge philosophique, l'axe de la spéculation humaine ayant basculé?

Autre point à signaler : on a parlé d'un crépuscule du déterminisme. Je suis sûr que certains s'en sont emparé pour crier à une nouvelle faillite de la science ou pour prouver la liberté morale. Exagération encore. O liberté, que de crimes ne commet-on point encore en ton nom! Il faut que l'on sache que liberté morale et déterminisme scientifique ne sont pas opposables et, d'autre part, que si un quelconque indéterminisme règne, c'est bien dans un domaine terriblement limité. Toutefois, à propos de la querelle du déterminisme et du probabilisme, je considère l'exposé de M. Boll comme assez incomplet. M. Boll, qui voue à son maître M. Langevin la plus ardente et la plus compréhensive admiration, se borne à citer la tentative de ce dernier en vue de restaurer le déterminisme ébranlé. C'est peu et le lecteur non averti verra mal comment cette tentative semble à beaucoup fort aléatoire. Car enfin, renoncer à la notion de corpuscule, à la notion d'individu dans l'infiniment petit, pour donner la prédominance à l'onde, n'est-ce pas remonter à la légère le courant atomistique par ailleurs si fécond?

Lorsque M. Boll affirme que les nouvelles théories — relativité et quanta — ont renoué les idées générales, il a pleinement raison. Mais cela ne doit pas étonner. On a abordé des domaines où les mesures sont hors de proportion avec celles qui se font à l'échelle humaine. Deux principes de limitation sont intervenus. L'un déclare que la vitesse de la lumière ne peut être dépassée ; l'autre que la constante de Planck mesure, selon l'expression pittoresque de Langevin, la limite du tranchant de notre scalpel à opérer la nature.

* * *

« Il me semble, écrit M. Emile Borel, que s'il existait des êtres aussi petits par rapport à une goutte d'eau que nous le sommes par rapport à la Voie lactée, il serait présomptueux de leur part de prétendre déduire des observations faites à l'intérieur de la goutte d'eau les propriétés du globe terrestre, de ses minéraux, animaux et végétaux. »

Pensée très juste qui nous fait mesurer toute la distance restant à franchir entre nos conceptions anthropocentriques qui se meuvent et une vraie science de l'univers qu'il est réservé à nos successeurs de parfaire.

Faire le point de l'acquis scientifique comme vient de le tenter la librairie Larousse en publiant son *Encyclopédie* scientifique est une entreprise difficile. Des années de travail ont sans doute été nécessaires pour la réalisation de ce travail cyclopéen. Une fois de plus, nous aimons à répéter que l'homme cultivé y trouvera les éléments nécessaires pour la compréhension d'une époque dominée, il faut le reconnaître, par le souci scientifique. Qu'il n'espère pas y trouver le langage fleuri des vulgarisateurs traitres à la science. Mais si le style est souvent sévère, le raisonnement toujours clair ne perd jamais sa rigueur et ceci, à nos yeux, compense largement cela.

EDGARD HEUCHAMPS.

Docteur en sciences physiques et mathématiques,
ancien élève
de l'École normale supérieure de Paris.

La tension hollando-belge de 1866

Les antécédents de l'Affaire

On sait que la question de l'Escaut fut de tout temps une cause d'antagonisme entre la Belgique et la Hollande. L'application des clauses fluviales du traité de 1839 ne tarda pas à donner lieu à des conflits. Dès 1846, la Hollande médita d'établir un barrage sur le Sloe (1) et un viaduc sur l'Escaut oriental, ainsi que de creuser un canal allant de Flessingue à Middelbourg. Ces travaux étaient nécessités par le projet de construction d'un chemin de fer de Middelbourg à Maestricht.

La Belgique y vit un danger pour ses communications par eau avec l'Allemagne. Elle en vint à redouter également une perturbation du régime de l'Escaut occidental. Tout de suite elle fit entendre ses protestations, demandant un examen préalable en commun de la question. Le Cabinet de La Haye ne se prêta pas

à cette suggestion : il n'admettait ni la nécessité ni l'opportunité d'une négociation. Bientôt, d'ailleurs, la résiliation de la concession octroyée interrompit l'échange de vues belgo-néerlandais.

La question se rouvre en 1849. La Hollande manifeste l'intention de fermer l'Escaut oriental, qui serait remplacé par un canal traversant l'île de Sud-Beveland. De nouvelles négociations se poursuivent, longues et vaines. Les sociétés concessionnaires ne sont pas en état d'exécuter les travaux, et le débat cesse faute d'aliment immédiat.

Dix années plus tard le Cabinet de La Haye reprend pour son compte la construction des chemins de fer autrefois concédés, ainsi que les appropriations maritimes qui en découlent. Nouvelles protestations de la part de la Belgique. Des commissions d'ingénieurs sont constituées par les deux gouvernements. Elles ne tombent pas d'accord. Une enquête mixte est décidée : elle n'aboutit pas non plus à une entente...

Dans l'entre-temps, d'ailleurs, les travaux de barrage avaient été enfin adjugés ; l'adjudication avait même été approuvée, en septembre 1866, par le Cabinet de La Haye.

En présence de cette mesure préjudicielle, Rogier s'alarme. Il sollicite l'intervention du gouvernement anglais qui lui suggère la consultation d'ingénieurs étrangers. Rogier saisit la balle au bond et propose à la France, à l'Angleterre et à la Prusse de désigner chacune un ingénieur.

Cette proposition est très mal accueillie par la Hollande : elle y voit une atteinte, déclare-t-elle, à ses droits souverains.

Le 24 novembre, une dépêche de Rogier au baron Du Jardin se plaint d'une lettre écrite *ab irato*, en termes blessants, par le ministre hollandais des Affaires étrangères van Zuylen.

Le gouvernement de La Haye s'efforce, d'autre part, d'empêcher, à Londres, à Paris et surtout à Berlin, l'adhésion de ces trois Cours à la proposition belge.

Rogier insiste auprès de nos plénipotentiaires ; il se plaint de rencontrer à Berlin moins d'empressement qu'à Londres et à Paris. Il n'est pas éloigné de reprocher à Nothomb son manque de zèle. Notre ministre à Berlin se défend : il constate que Benedetti ne reçoit pas d'instructions et se voit par suite réduit à l'abstention vis-à-vis du Cabinet prussien.

Rogier presse Beyens d'agir à Paris. Notre représentant explique les retards par le caractère du marquis de Moustier qui « ... a le goût exclusif de la haute politique... » et de qui d'ailleurs il fait un éloge.

Les esprits s'échauffent en Hollande. Du Jardin signale, le 12 décembre, un article du *Dagblad*, journal ministériel, qui accuse Rogier d'avoir mené cette affaire avec passion.

Dans les sections de la deuxième Chambre, de vifs reproches sont adressés à van Zuylen qui n'a « ... pas su prévenir l'immixtion des gouvernements étrangers dans une affaire purement hollando-belge... (1) »

Des journaux font courir le bruit d'un voyage de Rogier à La Haye. Le ministre autrichien à Bruxelles, Hügel, en parle à notre chef de Cabinet, ainsi que de la discussion du 19 décembre à la Chambre belge : « Moi aller à La Haye ? répond Rogier. Non, je ne saurais qu'y faire... »

C'était à cette séance que Rogier, en termes très modérés, avait exposé l'état des négociations.

Le 23 décembre enfin, Benedetti reçut mission d'agir à Berlin. Nothomb en avisa Rogier, ainsi que des propos tenus par le comte de Bylandt, ministre de Hollande près la Cour de Prusse. Ce diplomate avait dit que si van Zuylen céda, il perdrait son portefeuille ; que son gouvernement n'autoriserait pas les ingénieurs étrangers à poursuivre leur enquête ; que les travaux projetés seraient exé-

(1) On appelle ainsi le canal qui sépare l'île de Walcheren de l'île de Sud-Beveland.

(1) Du Jardin à Rogier, 15 décembre 1866.

cutés, et que l'expérience démontrerait que l'on s'était alarmé à tort.

Le Sénat belge, à son tour, se préoccupa de l'état de la question. Rogier attribua le retard de la désignation des ingénieurs au mauvais vouloir de la Hollande.

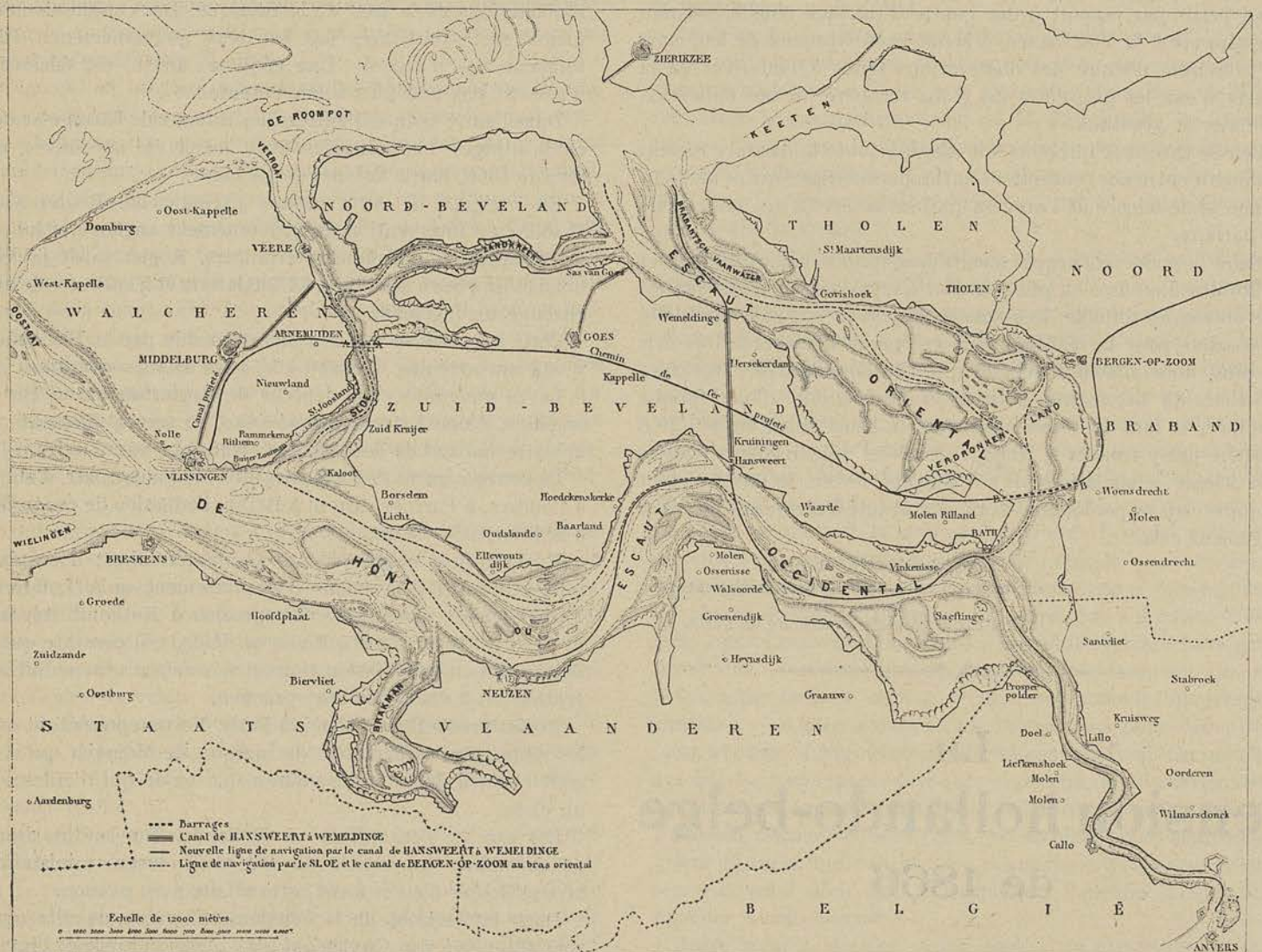
Le 27 décembre, Rogier fit remarquer à Van de Weyer la gravité des propos tenus par de Bylandt et montra que l'attitude de la Hollande pourrait provoquer « ... des difficultés, pour ne pas dire des dangers, qu'il est du devoir de tout le monde de prévenir ».

Un grave incident se produit le 28 décembre à la première

reproduit, avec plus ou moins de fidélité, par les journaux, et dont le texte officiel portait :

« ... Et si je regrette que le gouvernement belge n'a pas publié tous les avis de ses hommes compétents, je déplore par-dessus tout qu'en Belgique un ministre ait pu se résoudre à parler au sein du Parlement d'une manière que je trouve inconvenante. Ce ministre est certainement un homme de mérite. Comme en 1830 et 1831 il s'est conduit en révolutionnaire, il est possible que maintenant qu'il a atteint un âge avancé, une dernière étincelle de cet esprit révolutionnaire l'ait enflammé... »

CARTE
DE L'ESCAUT ORIENTAL et de L'ESCAUT OCCIDENTAL.



Cartographie géographique de Bruxelles, fondée par Ph. Van der Meulen.

Chambre des États généraux. Il met en cause, en termes inadmissibles, notre ministre des Affaires étrangères.

Il est aussitôt porté à la connaissance de Rogier par le baron Du Jardin. Un télégramme chiffré du 29 décembre est ainsi conçu :

« Discussion déplorable (*variante* : dégoûtante) à première Chambre. Avez été indignement attaqué. Envoie la relation par exprès qui arrivera à deux heures. Recevez-le. »

Le porteur de la dépêche, Leubenberg, du personnel de la légation, avait assisté à la séance et traduit le compte rendu du *Dagblad*.

Que s'était-il passé ?

Tout d'abord, le baron Schimmelpenninck van der Oije, grand maréchal de la Cour, avait parlé de Rogier en un langage violent,

Loin de le rappeler aux convenances, le ministre Van Zuylen l'avait approuvé, se déclarant parfaitement d'accord avec ce qu'il avait dit. Il avait ensuite ajouté :

« Je crois que, parce qu'un homme d'Etat qui a pris en Belgique la direction des Affaires étrangères accomplit des actes qui sont en contradiction avec les rapports bienveillants et amicaux que nous désirons entretenir avec la Belgique, ce n'est pas une raison pour que nous ne déclarions pas que nous souhaitons de vivre en bonne amitié avec la Belgique comme avec tous les autres Etats. Je me demande si, en ce moment, cet homme d'Etat ne rend pas difficile le maintien si désirable de pareilles relations... (1) »

Fort ému, notre représentant à La Haye annonce à Rogier,

(1) D'après le texte officiel, quelque peu édulcoré.

dès le 28 au soir, qu'il se présentera le lendemain chez van Zuylen à l'effet d'obtenir » des explications sur l'intention et la portée de ses paroles ». Il demande à son chef, en post-scriptum, s'il ne serait pas opportun de solliciter une audience du Roi pour se plaindre du langage de son ministre, ajoutant même : « Dois-je quitter ou rester? »

Le 29, il fait part de sa visite chez le comte van Zuylen, qui le prie d'attendre d'avoir lu dans les *Annales parlementaires* le texte véritable de ses paroles, qu'il pourra seulement alors « apprécier sainement ce qui avait eu lieu ».

Peu satisfait de cette réponse évasive et sèche, Du Jardin lui fait remarquer « que c'était en tout cas un fait grave et sans exemple, que d'avoir laissé injurier en pleine Chambre le ministre des Affaires étrangères d'un pays voisin et encore ami; et que loin d'en prendre souci, l'organe du gouvernement avait semblé y donner approbation ».

Le ministre hollandais ne sort pas de sa hautaine réserve et les deux interlocuteurs se séparent « très froidement ».

Le 30 décembre, Rogier répond à Du Jardin. Il se refuse encore à croire, tant qu'il n'aura pas vu de ses yeux le texte officiel des paroles prononcées « que le ministre d'un gouvernement régulier et ami ait pu tenir un langage aussi dégagé et aussi inconvenant ».

Il déconseille à notre ministre de porter ses plaintes devant le roi des Pays-Bas, à qui tout au plus pourrait être signalée l'attitude étrange de son grand maréchal. « Si j'avais eu à répondre à M. Schimmelpenninck — ajoutait-il — je me serais borné à lui faire observer que la révolution de 1830 (l'Europe elle-même l'a constaté) n'a dû son origine et son succès qu'à l'opiniâtreté inintelligente avec laquelle le gouvernement d'alors a résisté aux justes réclamations de la Belgique. J'aurais peut-être ajouté que l'ancien révolutionnaire n'a cessé de prêcher sur tous les tons la réconciliation et la fraternité entre les deux peuples que la force des choses et les traités ont séparés... »

Du Jardin, plus ardent que son chef, constate par télégramme chiffré, le 30, qu'aucun ministre hollandais ne s'est présenté à sa réception de la veille et, dans une dépêche du même jour, insiste sur « l'impolitesse intentionnelle » des membres du gouvernement des Pays-Bas.

Retournant les paroles de van Zuylen, il considère la présence de ce dernier à la tête des Affaires étrangères comme un obstacle au maintien des relations amicales entre la Belgique et la Hollande.

Comparant, sauf l'esprit, Schimmelpenninck, à l'excentrique marquis de Boissy (1), il lui attribue dans l'affaire « le rôle de compère facécieux (*sic*) », et dit n'attacher nulle importance à ses propos.

La véritable offense, la grande incorrection incombent, à son avis, au ministre des Affaires étrangères.

Répondant, le 31, à la dernière dépêche de Rogier, il rend hommage à sa magnanimité, mais estime que l'injure a cessé d'être personnelle et va droit au cœur de tous les Belges, « car nous avons été et sommes tous des révolutionnaires contre la domination hollandaise et chaque jour la nation se félicite de l'avoir renversée ».

L'insulte doit être relevée avec dignité et fermeté, d'autant plus que l'abstention des ministres hollandais à sa réception du 29 aggrave l'incorrection de van Zuylen.

Le Conseil royal du 31 décembre 1866.

Ce fut dans ces conditions qu'un conseil réunit les ministres chez le roi le 31 décembre, à 5 heures. Vandenpeereboom en a

donné une curieuse relation. La discussion fut vive et mit à diverses reprises Rogier en désaccord avec Léopold II.

« Il a été donné lecture — écrit le ministre de l'Intérieur — des divers documents venus de La Haye et des discours prononcés à la première Chambre, discours violents contre Rogier. Celui-ci a exposé la marche qu'il a cru devoir suivre. La commission mixte nommée par le(s) gouvernement(s) belge et néerlandais n'ayant pu se mettre d'accord, Rogier a prié l'Angleterre, la France et la Prusse de nommer des ingénieurs pour faire l'étude de la question. L'Angleterre et la France ont consenti, mais la Prusse hésite. Frère fait observer que nous sommes mal servis à Berlin. Nothomb y a peu d'influence et ne voit pas Bismarck (1). Le Roi est d'avis qu'il faut renforcer notre diplomatie à Berlin, y envoyer quelqu'un, par exemple Chazal, dit le Roi, et il prie Rogier de demander à Chazal, qui est à Paris, si sa santé le permet, de remplir cette mission. Rogier rechigne; il est assez susceptible de sa nature, et croit que si Chazal réussissait on attribuerait au général tout l'honneur de cette affaire conduite, puisque Rogier croit avoir conduit, avec une grande habileté, et où il y a un peu d'amour-propre d'auteur.

« Le Roi était assez piquant par moment. « Il faut, dit-il, activer la négociation. » Rogier est piqué et réplique qu'il y met tout son temps et est très actif. La conversation devient vive. Le Roi dit qu'il fait toutes ses réserves quant à l'appel à faire aux puissances qui ont racheté le péage et qui, d'après Rogier, devraient être plus tard peut-être constituées en tribunal.

« Bref, on ne parle plus d'envoyer Chazal à Berlin. On décide d'écrire à Van de Weyer à Londres pour lui dire de prier le gouvernement anglais de peser sur le gouvernement prussien (2). Le Roi dit à Rogier : « Vous me montrerez la dépêche que vous écrirez à Van de Weyer (3). » Rogier rechigne encore. N'aurait-on plus confiance en lui? Il n'est pas d'usage de montrer au Roi les dépêches écrites sous la responsabilité des ministres. « Mais, dit le Roi, il faut que nous marchions d'accord. » Rogier bougonne et se montre piqué; il finit cependant par dire qu'il ne refuse pas de se rendre aux désirs du Roi, mais il dit cela d'un air fort renfrogné.

« Je dois avouer que l'attitude du Roi vis-à-vis de Rogier était peu gracieuse; il traite un peu Rogier comme on traiterait un vieux papa qui a perdu son activité. Le fait est que Rogier n'est plus jeune, il a de soixante-six à soixante-sept ans, car il marche avec le siècle. Il a un caractère assez irrésolu, il hésite sans cesse, tourne et retourne une question avant de se décider, et a parfois des idées un peu en l'air, peu pratiques et peu claires, mais, au fond, il fait ce qu'il peut.

« Il avait été question que le Roi écrirait au roi de Prusse, mais Sa Majesté a dit qu'il n'était pas en très bons termes avec Sa Majesté prussienne, qu'il venait de lui écrire pour la nouvelle année, qu'une nouvelle lettre pourrait sembler assez singulière; toutefois, Sa Majesté ne refuse pas d'écrire un peu plus tard... »

Vandenpeereboom termine sa narration en rappelant avec complaisance qu'il est ministre depuis cinq ans et deux mois. Pour une fois, il ne se lamente pas sur le poids de sa charge (4).

(1) On se rappelle ses dures appréciations de l'homme d'Etat prussien. Frère, du reste, n'aimait pas les Nothomb, et l'on retrouve une des causes de cette antipathie dans le livre que M. Pierre Nothomb vient de consacrer à ses grands-oncles Jean-Baptiste et Alphonse.

(2) On attendait toujours l'adhésion de la Prusse, comme le constate une dépêche de Londres, le 31 décembre 1866, de Van de Weyer à Rogier. Lord Stanley engageait la Belgique à presser la Prusse, car, disait-il, aussi longtemps qu'elle ne s'était pas prononcée négativement, il avait « une grande répugnance à poser un acte hostile envers la Hollande... »

(3) D'où le télégramme chiffré du 1^{er} janvier 1867 et la dépêche du même jour.

(4) A partir d'ici, Vandenpeereboom ne s'est plus occupé de la question. Pour la clarté, nous avons résumé, à cette place, la marche de l'affaire pendant l'année 1867.

(1) L'« enfant terrible » du Sénat impérial.

Hügel et Rogier

Nous retrouvons, dans les dépêches adressées à cette époque au chancelier de Beust par le baron de Hügel, le chargé d'affaires autrichien à Bruxelles, d'intéressantes informations sur la politique belge. Le 31 décembre notamment, il relatait un entretien qu'il avait eu avec Rogier.

Le chef du Cabinet s'était montré « très irrité contre le Gouvernement hollandais et particulièrement contre le comte van Zuylen »... Il avait représenté le différend comme devenu tellement grave, qu'on ne pouvait en prévoir les suites. A son désir d'entente, à ses ménagements pour l'amour-propre hollandais, on avait répondu par une insulte personnelle, qu'il devrait relever si une nouvelle interpellation se produisait au Parlement belge. Rogier enfin annonçait son intention de s'adresser aux Puissances garantes de la navigation de l'Escaut, parties au traité de 1863.

Appel à l'Angleterre

A Van de Weyer (1), Rogier signalait « la situation très tendue » et soulignait l'impossibilité pour le Gouvernement anglais de « demeurer indifférent aux conséquences d'une rupture ouverte entre la Belgique et la Hollande »... L'Angleterre tient l'affaire en mains; si les autres Puissances ne la croient pas décidée, le cas échéant, à l'action même isolée, « on ne sortira pas de l'impasse où nous sommes aujourd'hui acculés et dont force sera à la Belgique de sortir n'importe par quelle voie »...

Van de Weyer, le 2, répondit confidentiellement à Rogier qu'il avait pressé lord Stanley de faire une démarche à Berlin — où l'on semblait hésitant. Il avait fait remarquer « que si l'enquête des ingénieurs n'avait pas lieu, on ne voyait guère en Belgique d'autre solution possible qu'un recours à des moyens qui pourraient amener les plus graves complications »...

Stanley promit son concours, mais détourna l'idée que la Belgique pût recourir à la force, car « ce serait commettre — dit-il — un acte de suicide ».

Appel à la Prusse

Rogier estimait, comme le prouve une note à son Département, que Nothomb semblait « s'attacher de plus en plus au rôle de

(1) Télégramme chiffré et lettre du 1^{er} janvier 1867.

spectateur, au lieu de prendre celui d'*acteur* ». Aussi, l'invita-t-il, le 2 janvier, à bien méditer l'opinion de Van de Weyer, qui avait écrit que, pour le moment, la solution du litige dépendait de Berlin, ainsi qu'à redoubler d'efforts pour que la Prusse désignât sans tarder un ingénieur.

Il fut répondu par Nothomb, le 5, que de Thill, le secrétaire d'Etat, avait amené Bismarck à s'occuper de l'affaire devenue si délicate; une démarche à La Haye avait été décidée, ainsi que le choix d'un ingénieur.

Une démarche autrichienne

L'Autriche intervint à La Haye; elle chargea son ministre de conseiller amicalement au Gouvernement néerlandais de s'entendre avec la Belgique. Le chancelier de Beust insistait particulièrement « sur le danger qu'il peut y avoir pour les petits Etats, si peu respectés et si menacés à l'époque actuelle, à provoquer ou à donner prétexte à un conflit européen »...

Le comte van Zuylen avait rejeté sur la Belgique la responsabilité des discussions et de l'appel aux étrangers (1).

La désignation des ingénieurs

Pendant quelques semaines on put craindre que la Hollande ne se refusât à permettre l'enquête des ingénieurs, et lord Stanley ne voyait pas, *en droit strict*, la possibilité d'une intervention des Puissances intéressées, à moins que les travaux projetés n'entraussent effectivement la navigation.

Au début de février cependant, la résistance fléchit et le consentement fut accordé, à condition que chaque ingénieur fît un rapport séparé. « Très bien! dit Stanley à Van de Weyer, nous aurons ainsi trois rapports au lieu d'un. »

Une appréciation de Hügel

Dans une dépêche du 24 janvier, curieuse à plus d'un titre, Hügel réduisait la question hollando-belge à une piqûre d'amour-propre et à la persistance d'une animosité mal étouffée, car, observait-il, la communication entre la Belgique et la mer du Nord était, en dépit du barrage, assurée par le Sud-Beveland.

(A suivre.)

Jules GARSOU.

(1) Du Jardin à Rogier, *A. E. B.*, 3 janvier 1867.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Deux beaux livres belges :

Alexandre Farnèse (tome III), de Léon van der Essen.
Albert I^{er}, le Roi Chevalier, du comte Carton de Wiart.

La rencontre de ces deux hautes figures dans cette chronique, pour être fortuite, n'en est pas moins justifiée : séparés par quelques siècles, Farnèse et Albert se réunissent dans une gloire commune; l'un a fait la Belgique en reconstituant les Pays-Bas catholiques, l'autre l'a refaite en la sauvant de l'oppression étrangère.

Le tome III du premier ouvrage, 250 pages in-octavo (édité à la Librairie Nationale d'Art et d'Histoire), n'embrasse à la vérité qu'un court espace de temps, les deux années 1582 à 1584, mais

combien chargées d'événements mémorables, combien lourdes de conséquences. Il s'ouvre par le siège de Tournai pour s'achever par le siège d'Anvers, avec lequel coïncide l'assassinat du prince d'Orange par Balthazar Gérard.

Ce dernier ouvrage du savant professeur de l'Université de Louvain atteint le point culminant de la lutte épique engagée entre Farnèse et le Taciturne et en retrace le dénouement. L'enjeu est formidable, les deux adversaires de taille à se mesurer, tous deux grands capitaines, tous deux diplomates consommés. Il y va des destinées de ce qui sera un jour la Belgique et, au fond, c'est un épisode de la guerre entre le catholicisme et le calvinisme. Apparemment, le prince d'Orange est le protagoniste de la cause nationale, il s'insurge contre l'Espagne pour lui ravir les provinces des Pays-Bas et les réunir sous sa domination. Apparemment, ai-je dit, car il n'entend les affranchir de l'Espagne que pour les asservir

à l'hérésie. Il veut voler son âme à la « généralité », c'était tuer la Belgique dans l'œuf. Et tel est le poignant intérêt du drame qui se déroule durant ces années 1582 à 1584. Entre les deux héros, les États qui se laissent subjugués par le Taciturne, l'aristocratie wallonne, flottante et divisée. La situation se complique par l'intervention de l'étranger. Appelé par Orange, l'archiduc Mathias se dérobe, Élisabeth d'Angleterre est louvoyante, mais Anjou, comme après lui Henri III, fait naître des espérances qui seront bientôt déçues. A l'encontre de ces desseins, Farnèse est parvenu à lever une armée dite armée nationale, composée de Wallons, de mercenaires allemands et d'autres « aventuriers ». C'est à ces bandes indisciplinées que l'héroïque défenseur de l'Espagne saura insuffler sa mâle énergie. Elles échouent néanmoins devant Cambrai et il faudra les traîner à Tournai pour en entreprendre le siège. Mais Farnèse n'est pas seulement un habile tacticien, il est aussi un entraîneur d'hommes irrésistible. Tournai tombera, malgré l'opiniâtre résistance de la duchesse d'Epinoi, Farnèse fera son entrée triomphale, mais c'est en réalité à sa pression personnelle, à son indomptable volonté que la victoire est due.

Reconnu alors par Philippe II en qualité de gouverneur général il s'établit en maître à Tournai avec sa Cour jusqu'à la prise de Bruxelles qui se rendra en 1585. Il parle haut à l'aristocratie wallonne et secoue sa torpeur. Déployant les ressources de sa merveilleuse diplomatie, il réussit ce coup d'audace : il gagne le peuple et la noblesse à l'idée, si longtemps impopulaire, du rappel des *tierços* espagnoles exécrées dont le renvoi avait été la condition formelle de la réconciliation avec l'Espagne, et Philippe II acquiesce à ses instances. Désormais maître de la situation, tenant en mains l'instrument nécessaire d'une restauration intégrale, Farnèse conçoit et fait approuver par Philippe II un vaste plan de blocus commercial et militaire qui contraindra à la soumission les provinces rebelles. Et l'historien peut proclamer que ce plan qui fait autant honneur au politique avisé qu'au soldat eût pleinement réussi à ramener le Nord comme le Midi sous l'obéissance royale si Farnèse eût obtenu les concours nécessaires en hommes et en argent. Il ne le perdra d'ailleurs pas de vue et s'acheminera de si près qu'il pourra, vers sa réalisation.

Toute cette glorieuse histoire de la reconquête du Hainaut, de la Flandre, du Brabant, d'Anvers, de l'Artois, qui s'ouvre par la reddition d'Audenarde et s'achève, dans ce tome, par l'encerclement de notre métropole commerciale, le dernier refuge des révoltés, M. van der Essen nous en donne la vision par ses récits circonstanciés qui restituent la physionomie des événements.

La partie semblait d'abord compromise par l'entrée en scène du duc d'Anjou que le peuple avait acclamé comme duc de Brabant, souverain des Pays-Bas, mais il fut à lui-même son plus redoutable ennemi par sa folle et odieuse tentative contre Anvers dont il voulait, traître aux États, s'emparer pour le compte de la France, à l'instigation de Catherine de Médicis, sa mère. Du coup, à la suite de la Furie française du 17 janvier 1583, il s'aliène les sympathies des Flamands, ruine presque les visées du Taciturne qui cependant s'accroche désespérément à lui jusqu'au bout.

Débarrassé de ce dangereux adversaire qui s'est mis lui-même hors cause et tentera plus tard, mais en vain, de traiter avec lui, Farnèse, dès l'arrivée des premiers contingents espagnols, entreprend la lutte contre les États, la reprise de la Flandre et du Brabant. Tout cède à sa valeur guerrière, à sa science et à la vigueur de ses attaques : Audenarde, je l'ai déjà dit, Dunkerque, d'où il balaye les dernières forces d'Anjou, Nieuport, Furnes, Dixmude, Menin, Bergues, Saint-Winoc, Ninove, Alost. Sous la contrainte du blocus, Bruges, Gand, Ypres tombent entre ses mains, Bruxelles, Termondé, Malines sont habilement isolées. L'investissement de la place d'Anvers, dont la chute marquera l'apogée de la victorieuse campagne est commencé, quand, le 10 juillet 1584, le coup

de pistolet tiré en plein cœur sur le Taciturne par Balthazar Gérard fait disparaître le seul homme capable de tenir tête au prince de Parme.

Il est avéré que le noble et chevaleresque Farnèse, dont la clémence égalait la bravoure, incontestablement l'une des plus hautes figures de l'histoire, serviteur de la Majesté royale, plus soumis encore à la Majesté divine, encouragea l'attentat et s'entremît pour en faire payer le juste salaire aux héritiers du meurtrier. Est-ce que, comme l'estime M. van der Essen, cette attitude « imprime une vilaine tache sur la mémoire du prince de Parme » ? Le grave historien atténue d'ailleurs son jugement par cet additif : « Mais elle est de son temps. »

Il y a loin de cette exécution judiciaire au lâche assassinat de Dollfuss. On sait du reste qu'il est un pays où sans ombre d'hésitation et sans provoquer d'étonnement, le principal criminel peut, de ses mains dégouttantes de sang, s'emparer du pouvoir suprême.

Selon la conception régnante à l'époque, le Taciturne, félon, traître à son Roi, fauteur de l'hérésie, persécuteur de la religion d'État catholique, a été justement frappé par l'édit royal de proscription qui est une condamnation à mort. Aux yeux des contemporains, par exemple de Granvelle ou de ce Paolo Rinaldi, officier de la Cour de Farnèse, que cite longuement M. van der Essen, celui qui par ses faits et gestes est responsable de la perte éternelle d'une foule d'âmes entraînées par lui dans la révolte contre Dieu et contre son représentant sur terre, le Souverain légitime, est digne de mort. L'exécuteur de la sentence, qui expose sa vie à de cruels supplices, est un héroïque servant de la justice. Or il faut juger une époque selon sa mentalité et d'après sa conscience.

Les lecteurs, je pense, accorderont leur préférence à ce tome III, en considérant le dramatique intérêt du récit que relève encore la vivacité du style. Ils le placeront assurément en tête des ouvrages plus spécialisés, tels : *Les Huguenots et les Gueux*, de Kervyn de Lettenhove, ou dans *Charles de Croy et d'Archoot*, de la comtesse de Villermont le chapitre sur la reddition de Bruges, d' instructive lecture sans doute, mais qui pâlisent devant ce livre enrichi d'une foule de détails inédits que l'extraordinaire érudition de M. van der Essen a découverts dans des sources précieuses, par exemple les Archives farnésiennes de Naples et de Parme.

L'iconographie de ce volume est digne du texte : au frontispice, le superbe portrait de Farnèse par Saive, de la Pinacothèque de Parme ; au cours de l'ouvrage, les planches si curieuses représentant les sièges de Tournai, d'Audenarde, les plans de Dunkerque, d'Ypres au XVI^e siècle, l'enceinte fortifiée d'Anvers, où l'on souhaiterait cependant, je parle pour les profanes en poliorcétique, des légendes plus détaillées.

* * *

Parmi la floraison d'écrits éclos sur la tombe encore fraîche d'Albert I^{er} que la Belgique et le monde ont pleuré, je signale ici la biographie d'Albert I^{er}, *le Roi-Chevalier*, par le comte Henri Carton de Wiart, ministre d'État de Belgique. Élegant volume, illustré de quinze héliogravures, chez Flammarion, Paris, dans la collection : « Les Bonnes Lectures ».

Depuis que cet ouvrage a paru, et il fait suite à une douzaine de Vies albertines, plusieurs autres ont vu le jour, notamment *Le Roi Albert*, de Denuit, qui a son charme anecdotique ; *Le Roi Albert*, du R.P. Henri de Groote, le populaire aumônier du 1^{er} chasseurs à pied, glanures dédiées aux soldats du 1^{er} et du 4^e chasseurs, qui dépeint le Chef de l'armée, le héros, l'homme complet, l'homme de devoir, mais aussi l'homme de cœur, l'homme modeste, le grand chrétien, et tout cela en s'inspirant de souvenirs personnels et sous la dictée de l'admiration et de la gratitude.

A mon avis, l'étude du comte Carton de Wiart se distingue de toutes les publications sur le même sujet par une objectivité qui prévient le jugement de l'histoire. Le chapitre consacré au *Chef d'Etat* est particulièrement remarquable. Là se rencontre l'épineuse question de ce qu'on appelle la politique de Lophem, question qui, en dépit de la fameuse lettre justificative du Roi, reste ouverte à la discussion. Au demeurant, l'auteur publie lui-même une lettre personnelle du Roi contenant un blâme motivé à l'adresse du comte Woeste, lequel, dans un discours électoral à Grammont, s'était fait l'écho de la rumeur publique d'après laquelle le Roi avait cédé à la peur de perdre sa couronne. Très judicieusement, à mon sens, le comte Carton de Wiart impute primordialement à la tendance fortement démocratique d'Albert I^{er}, sa promesse du suffrage universel, à vingt et un ans, qui dépassait même les exigences du parti socialiste. Il est incontestable qu'endocentré par Max Weiler, qui contre-balança singulièrement dans l'esprit d'Albert l'influence du R. P. Castelein, le Roi penchait vers le socialisme de la chaire ou socialisme d'État. Sans sortir de son rôle constitutionnel qui le plaçait au-dessus des partis, il ne dissimulait pas ses sympathies envers un ministre socialiste, tel que Wauters, un poète humanitaire, tel que Verhaeren, baptisé par lui *poète national*, ni sa franche admiration pour l'organisation des Maisons du Peuple, comme celle de Gand qu'il visita sous la conduite d'Anseele. Le rouge du drapeau tricolore ne lui faisait pas peur et il estimait expédient de se défendre devant Charles Maurras de mériter autant qu'on avait pu le lui dire l'épithète de bolcheviste.

Ceux qui demandent à l'historien, même au lendemain de la mort du héros et au milieu de l'enthousiasme délirant de la foule, de ménager une place à l'impartialité, sauront gré à Carton de Wiart d'avoir au moins posé la question : « M. Delacroix (le rossignol du Cabinet d'après-guerre) aurait-il pu agir plus énergiquement auprès de ses collègues socialistes pour que ceux-ci acceptassent le double vote du père de famille ou, tout au moins, le droit de vote pour les deux sexes? *Peut-être.* » Ce *peut-être*, suivi d'une explication fuyante, vaut un poème, pour qui connaît la ductilité de cette plume trop souple pour n'être pas tenue un jour par la main d'un diplomate.

On estimera sans doute que ce langage mesuré nous change agréablement de l'hyperbolisme des laudateurs, thuriféraires essouffés balançant l'encensoir à longueur de chaînes.

C'est avec la même respectueuse liberté que celui qui fut Premier ministre et s'en souvient nous montre le Roi qu'il a vu de près à l'œuvre et qu'il le raconte avec le charme inimitable du témoin judicieux. Il faut avoir été là, à la délibération tragique de la nuit du 2 août, aux scènes épiques du 3 et jours suivants, à l'immortelle séance du 4, pour retrouver en soi, vingt ans après, le frisson du patriotisme et le faire passer dans l'âme de ses lecteurs. Et à ce propos, tous nos amis lui sauront gré d'avoir rétabli la vérité sur l'attitude prise dans le second Conseil par le comte Woeste dont la froide perspicacité ne dissimulait pas les effroyables suites de la résistance, mais n'en concluait pas moins : « Malgré ces conséquences, *il n'y a pas à hésiter sur la réponse.* » Et, de même, le Colonisateur ne pouvait nous être rendu avec ce chaud pittoresque et cette vivacité du coloris que par un écrivain ayant parcouru le Brésil, le Congo et qui a gardé dans sa prunelle la vision de ces exotiques splendeurs.

Il ne m'a point déplu, tout au contraire, il m'a paru charmant ce souvenir de l'auteur de la *Cité ardente*, à qui le prince Albert, à la veille de l'Exposition de Liège de 1905, avait promis une surprise et lui tint parole, en effet, par l'emploi, dans son discours officiel d'inauguration, de ce nom « Cité ardente » qui a désormais fait fortune.

Honneur au comte Carton de Wiart d'avoir, sans timidité et sans indiscretion, découvert dans Albert I^{er} le parfait chrétien!

Ici encore, il a le mot tout à fait juste : le catholicisme fut la respiration de son âme, et il a su relever le détail suggestif « le petit livre, au chevet du lit familial, marqué d'un signet, modeste d'apparence, auquel il recourait chaque jour : *L'Imitation de Jésus-Christ*. Il est aussi à l'honneur du Roi d'apprendre par son éminent biographe qu'envoyé par lui en mission, en juin 1918, auprès du gouvernement italien, il fut chargé de sonder discrètement celui-ci sur l'exclusive méprisante infligée au Saint-Siège par son initiative dans les tractations de la paix.

La foi profonde d'Albert et sa pratique religieuse, sincère, sans ostentation, s'accordaient chez lui avec un étonnant éclectisme dynastique, une sorte de latitudinarisme politique qui lui permettait la plus large tolérance envers les personnes et même les opinions. Un peu excédé par des canonisations précipitées, il m'a échappé d'écrire et je répète ici qu'assurément Albert I^{er} fut un saint, oui, oui, un saint... constitutionnel.

Le portrait qui se dégage du beau livre de Carton de Wiart est d'une frappante ressemblance.

Le Roi-Chevalier — qui d'ailleurs exérait cette appellation et prétendait avoir été acculé à l'héroïsme par la force des circonstances — le Roi-Chevalier quand même est avant tout une conscience. Il ne fait rien à la légère, il est foncièrement sérieux, il a la maîtrise de soi, le courage calme. Il déteste les exagérations il a horreur du mensonge et l'on cite *quelqu'un* qui pour lui avoir menti une fois perdit pour toujours son estime, une estime dont il faisait parade. D'emblée, il flaire l'adulation et elle lui donne la nausée. Le roi droiturier se révèle dans son extérieur. La taille est haute comme d'un cent-gardes, — écrit joliment l'auteur, — les mains sont fortes comme d'un athlète, le visage est jeune et rose comme d'un adolescent. Ce qu'il y a de fraîcheur dans son teint et de clair dans sa chevelure donne à son visage une sorte de luminosité. Aussi la comtesse de Noailles, au jour de sa réception à l'Académie, apercevant le Roi sous un rayon qui lui ceignait le front comme d'un halo, ne put se défendre de cette exclamation : « *Mais, Sire, vous avez vraiment une auréole.* »

On raconte que le Roi en fut absolument interloqué et rougissant de confusion. Sans crainte désormais de le jeter dans un tel embarras, le contemplant à la lumière de ce livre d'une si parfaite tenue littéraire, le lecteur charmé répétera la même acclamation.

J. SCHYRGENS.

Le 18 octobre...

... au plus tard vous pouvez devenir

MILLIONNAIRE

Loterie Coloniale

C C. P. 71.60

Prix du billet 100 francs